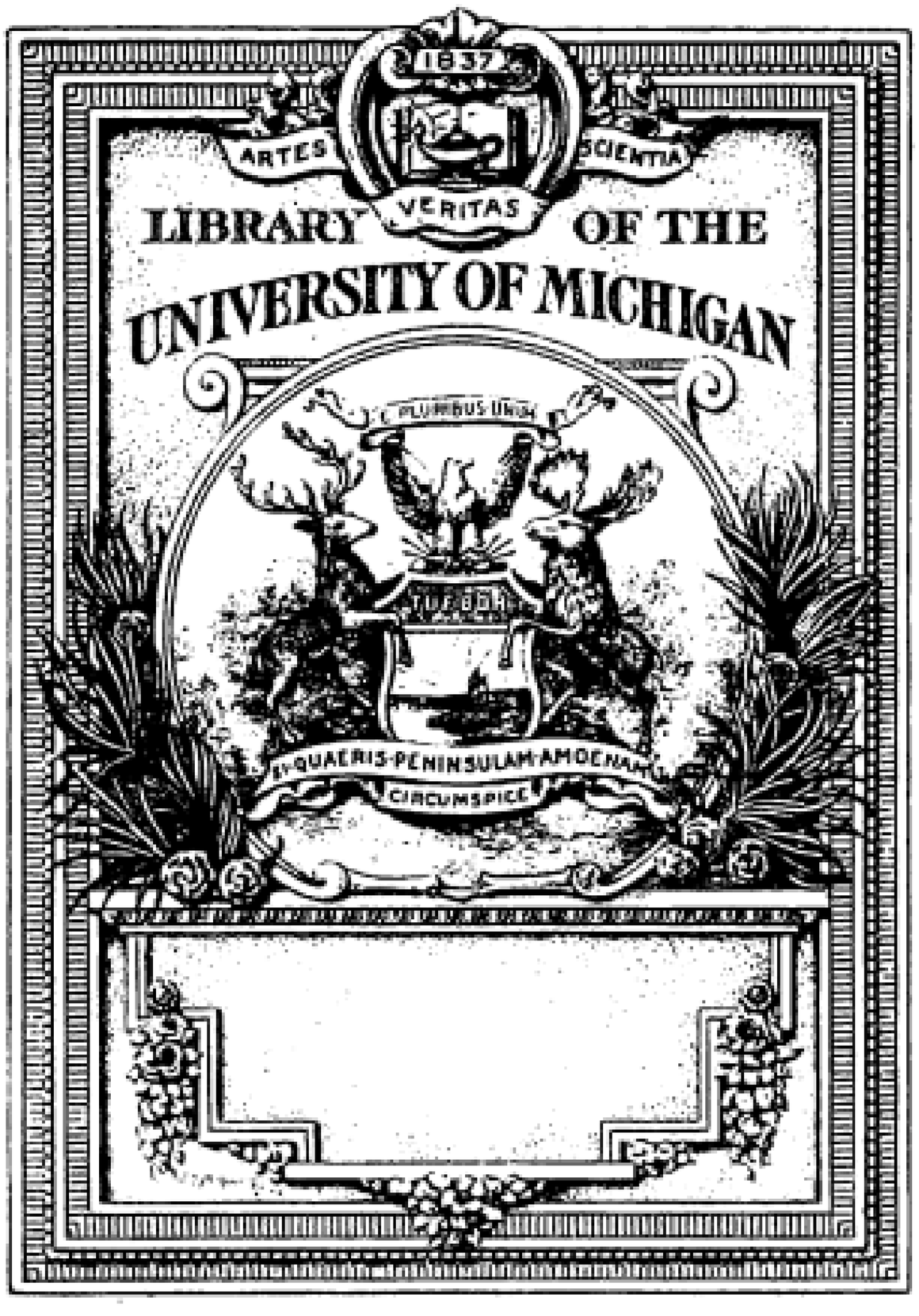
A 575585

MEDICAL
LIBRARY
H61553
859

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

H615 B59

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

EXAMEN

DE LA

MÉTHODE CURATIVE

NOMMÉE

HOMÉOPATHIE.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Permis d'imprimer.

SZANIAWSKI.

Conseiller d'Etat, Directeur Général
de l'Instruction publique.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

EXAMEN

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE LA

MÉTHODE CURATIVE

DU DOCTEUR HAHNEMANN

NOMMÉE

HOMÉOPATHIE

PAR LE DOCTEUR BIGEL

MÉDECIN DE L'ÉCOLE DE STRASBOURG, DE L'ACADÉMIE DE ST: PÉTERSBOURG, PROFESSEUR D'ACCOUCHEMENT, ASSESSEUR DE COLLÈGE DE L'EMPIRE DE RUSSIE ET MÉDECIN DE

SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR

Le Grand-Duc Constantin Cesarévitsch.

TOME SECOND

A VARSOVIE,

CHEZ N. GLÜCKSBERG,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE.

1827.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

DE LA

DIETE HOMÉOPATHIQUE.

CETTE partie essentielle de la doctrine médicale n'a pas éprouvé, de la part de l'allopathie, moins de controverse, que toutes ses autres branches réformées par l'Homéopathie. En exposant mon opinion à cet égard, je n'ai pas la prétention de faire un traité sur cette matière. Les docteurs Stapf, Gross et Caspari, n'ont rien laissé à désirer à ce sujet. Leurs ouvrages trouveront, espérons-le, un traducteur françois.

Dans leurs savans écrits, le régime des malades n'est point une détermination arbitraire de règles sur l'emploi des choses nécessaires au maintien de la santé. Le régime de l'homme sain souffre de leurs préceptes une réforme considérable. Il n'y a, de leur part, aucun bon plaisir; ils parlent le langage de la nature, et cette dernière ne flatte jamais.

On trouvera, sans doute, qu'ils diffèrent prodigieusement de leurs prédécesseurs. Ils doivent s'en éloigner, en effet, autant que la doctrine homéopathique s'éloigne de la médecine allopathique. De même qu'il n'y a rien de commun entre les grandes et les petites doses des re-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mèdes employés par l'une et par l'autre, de même aussi tout est-il étranger, dans les parts de jouissances accordées à l'homme, par l'une et l'autre doctrine.

Assez long-tems la diètétique a payé son tribut à l'usage. Assez long-tems la mode l'a tenue enchaînée à son char inconstant. Il étoit tems de la soustraire au joug de cette capricieuse souveraine, et de mettre un terme à ses complaisances pour les goûts que l'homme contracte au sein de l'aisance et du luxe.

Les premiers préceptes donnés à l'humanité sur l'art de se conserver en santé, nous viennent des mêmes sources, où les autres branches de la médecine ont pris naissance. C'est encore à Hyppocrate qu'il faut remonter, pour en trouver les principaux élémens. Sans faire tort à ses autres ouvrages, son traité: *de aere, aquis et locis*, est son plus beau titre à la reconnaissance des hommes. Il fut presque jusqu'à nos jours, la règle de conduite des médecins dans leurs conseils hygiéniques, le guide des peuples dans leurs institutions relatives à la santé publique, et la condition *sine qua non* du salut, dans la cure des maladies.

Ce n'est guères que depuis les découvertes de la physique et de la chymie moderne, que quelques médecins ont écrit *ex professo* sur cette matière. Aveu tacite, mais éloquent, de la suffisance des connoissances anciennes, dans la science hygiénique. L'oeuvre du père de la médecine s'est enrichie de commentaires aussi savants que curieux sur la décomposition de quelques élémens.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'air, l'eau, mieux connus, fournissent des chapitres intéressans, où l'on trouve l'explication d'une foule de phénomènes jusqu'alors inexpliqués, dont l'obscurité servit si long-tems de voile à l'ambition de quelques hommes adroits, et d'aliment aux croyances superstitieuses de la multitude.

Il faut bénir l'époque heureuse de ces utiles découvertes. C'est à leur bienfaisante influence que nous devons la rareté des fléaux épidémiques, et la facilité des triomphes que nous remportons sur eux. C'est le côté brillant de la médecine préservative. Tout près de nous, vit un grand peuple qui, pour mépriser cette science, paye, tous les ans, un désolant tribut à la peste, inconnue maintenant aux peuples civilisés, et instruits.

Mais si la nature de l'air, de l'eau et des lieux est aujourd'hui mieux connue, si les fléaux épidémiques sont devenus plus rares et plus faciles à combattre, falloit-il, après cet éminent service rendu à l'humanité, la laisser indifféremment dans l'ignorance des dangers, auxquels l'expose l'usage de certains alimens, et de quelques boissons.

Ici, j'en conviens, l'amour de la gloire avoit moins de trophées à recueillir. Mais en revanche, quelle moisson de palmes pour la philantropie! si les fléaux épidémiques moissonnent en gros l'humanité, le fléau des alimens nuisibles, pour attaquer sourdement le fondement de la santé, en altérant les organes de la vie, n'en use pas moins, et prématurément, les bases de l'existence.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Cependant ces considérations utiles ont été jusqu'ici négligées. La police des gouvernemens a rempli tous ses devoirs, l'orsqu'elle s'est assurée de la pureté et de l'intégrité des substances alimentaires. Elle n'a rien à voir au delà. D'ailleurs, lorsqu'elle regarde, c'est toujours par les yeux des hommes de l'art, chargés de l'éclairer. Rien n'est prohibé, que les substances dégénérées, dont la corruption s'est déjà saisie. Tout ce qui porte un aspect sain, tout ce qui reçoit le suffrage de l'odorat et du goût, passe, à la faveur de la lettre de recommandation délivrée par ces deux sens, premiers corrupteurs de la virginité primitive de la nature.

On ne sait trop à quoi attribuer le silence de l'art sur les inconvéniens attachés à beaucoup de pratiques du régime ordinaire de vie, introduit dant la société. L'insouciance, ai-je-dit, a bien quelques reproches à se faire. De tems à autre, il s'est élevé quelques voix courageuses contre des abus funestes. Elles tentèrent, mais vainement, d'ouvrir des yeux opiniâtrément fermés sur la source de certains maux. Le prix de ces efforts fut une approbation tranquille de l'esprit. L'intelligence étoit convaincue, mais les sens se refusèrent à la persuasion. En vain quelques hommes d'une trempe de caractère presque perdue, réunissant l'exemple au précepte, offrirent à l'émulation le beau idéal de la santé, réalisé par la pureté du régime. Ils firent peu de prosélytes. On pense comme eux, parce qu'il est difficile de résister à l'évidence; personne ne s'est en-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

core avisé de nier la morale de l'évangile. Ici, comme en religion, tous sont appellés, petit est le nombre des élus.

C'est à la médecine qu'il appartenoit de ramener les sens de l'homme aux seules jouissances permises par la nature. Émule de la morale religieuse, cette science tend au même but. L'objet de l'une et de l'autre est de rendre l'homme meilleur. Avec des vues diamétralement opposées, la médecine, parlant sans cesse à l'homme de son bonheur dans ce monde, ne l'en dispose pas moins bien à la pratique des vertus, dont un bonheur éternel doit être le prix. L'art a refusé ce sublime honneur, soit que le sacrifice, dont il devoit le premier exemple, lui parût trop pénible, soit défaut de conviction sur un point de doctrine, où règne l'obscurité qui environne encore toutes les loix de la nature vivante.

En effet, tant que la seule et véritable loi de guérison des maladies restoit inconnue, le régime de la santé, comme celui de la maladie, devoit rester soumis à l'arbitraire de l'opinion. Aussi voyons-nous, en parcourant les fastes de la médecine, la diététique varier, comme les siècles. Elle devoit partager les nombreuses mutations que l'esprit de système imprima à la médecine, dont elle fait partie. Que dis-je? non seulement elle a subi l'influence des siècles; non seulement elle a pris leurs diverses couleurs; mais on la voit encore varier journellement ses maximes, modifier ses conseils, selon la manière de voir du médecin qui fait son ap-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plication, suite inévitable de la Théorie mère, qui lui donna le jour.

A quelle source devons nous donc puiser, l'art de régler le régime de l'homme sain, et celui de l'homme malade?

Encore ici la nature doit être notre seul et unique précepteur. Et voyez comme tout est lié, enchaîné dans ses opérations! ce sont les épreuves faites sur l'homme sain, qui nous ont appris à connoître la vertu des médicamens sur l'homme malade; à son tour, la maladie va nous enseigner quels sont les alimens qui conviennent à la santé.

On a vu dans les chapitres précédens, que l'Homéopathie, traitant les semblables par les semblables, par opposition à l'allopathie, qui traite les contraires, n'opère ses guérisons qu'en opérant une légère aggravation de la maladie, signe précurseur de sa disparition, et que, pour cet effet, elle est forcée de descendre jusqu'aux doses les plus exigües de ses médicamens. C'est en vain qu'elle tenta, à son origine, d'opérer des guérisons, avec les foibles armes dont elle se sert. Toujours arrivoit-il, ou que la curation ne commençoit pas, ou que commencée, elle s'arrêtoit tout à coup. Cependant on écartoit soigneusement du malade toutes les influences pernicieuses. Il étoit soumis à ce régime strict, que les malades désignent, et redoutent, sous le nom de diète:

Cette contrariété, dut frapper l'expérimentateur.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Une nouvelle révision du régime devenoit nécessaire, les obstacles à la guérison ne pouvant se trouver que là. Chez l'un, c'étoit une tasse de camomille, chez l'autre, une tasse de thé ou de café, qu'on s'étoit permise, comme une chose innocente, et concédée, de tems immémorial, par la médecine. Les bouillons, nourriture presque exclusive, formés des viandes les plus légères, recevoient de certains assaisonnemens, la saveur que l'on croit nécessaire pour les faire digérer. Il falloit bien s'en prendre à ces bagatelles, puisque rien, dans les circonstances concomitantes, ne sembloit mériter une attention spéciale.

Il n'étoit qu'un seul moyen de prouver la justice de l'accusation portée contre ces substances, c'étoit d'observer les effets qu'elles produisent sur la santé. Cette épreuve apprit qu'elles renfermoient des qualités médicamenteuses. La santé des personnes qui furent soumises à ces expériences, fut visiblement troublée; on vit éclore sur elles des phénomènes égaux à ceux de beaucoup de maladies. Sans doute, employées dans l'usage ordinaire de la vie, et balancées dans leur action par d'autres influences opposées, ces substances peuvent être, ou paroître innocentes; mais placées à côté d'un remède infiniment divisé, en contact avec sa médique puissance d'action, étoit-il étonnant, qu'elles prévalussent sur lui, et qu'elles reinssent, en neutralisant son effet, le malade dans son état pathologique? C'est ainsi que l'expérience conduisit à cette double dé-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

couverte. C'est ainsi que la maladie du médicament, et la maladie naturelle concoururent à l'envi, à dénoncer certaines substances usuelles dans l'ordre de la santé, comme autant de substances médicinales, qualité qu'on étoit loin de leur supposer, ou dont on croyoit n'avoir rien à craindre. L'Homéopathie les proscrivit du régime de ses malades, et dès lors ses succès devinrent complets, et se multiplièrent.

Il se peut que la médecine allopathique, avec la manière vive et turbulente dont elle attaque l'organisme, soit fondée à accorder peu d'importance à l'impression des alimens médicamenteux, et des boissons médicinales. On conçoit aisément que leur influence ne peut tenir devant le tumulte causé par la masse de ses remèdes abondans et composés, et que le même tonnerre, qui peut assourdir la voix même de la nature, ne sauroit laisser entendre d'aussi foibles accens. Mais ce que l'allopathie peut se permettre sans danger, comme sans regret, à cet égard l'Homéopathie ne sauroit le faire, sans tomber dans l'inconséquence ; je dis plus, sans méconnoître les loix qui servent de base à sa doctrine. Ici nous retrouvons encore l'une des différences essentielles qui séparent les deux doctrines, différence qui apportera un éternel obstacle à leur réunion, proposée par quelques hommes de bien.

Comment l'Homéopathie, qui n'introduit dans le corps malade qu'un atôme médicinal, pourroit-elle le hasarder au milieu de ces impressions étrangères,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tant a la maladie, qu'à lui-même, à côté de ces influences pathogénétiques, dont la permanence a placé l'organisme dans un état de saturation médicamenteuse?

On ne doit pas oublier que la matière médicale de l'Homéopathie n'exerce son empire que sur les sphères les plus élevées de l'organisme. Comme sa doctrine ne voit dans la santé que le résultat de l'harmonie entre les deux premiers ressorts de la vie, la sensibilité et l'irritabilité, elle ne peut ausi appercevoir la maladie que dans la rupture de cet accord harmonieux. L'allopathie ne sera point tentée de lui contester cette manière de voir, qui est aussi la sienne. Mais voilà tout ce que les deux doctrines ont de commun. Car dès qu'elles déployent, l'une et l'autre, l'étendard de la guérison, on voit cette dernière, tout en combattant la cause interne qu'elle prétend pouvoir connoître, mais qu'elle suppose plus souvent qu'elle ne la devine, se placer presque toujours au dessous d'elle, et confondant les produits avec les producteurs, s'occuper presque exclusivement de leur élimination, sans songer à faire cesser le désaccord, qui engendre ces produits.

N'est-ce pas pour atteindre ce but, envisagé par elle comme le signe de la guérison, qu'elle secoue l'organe gastrique, qu'elle appèle les humeurs aux reins, à la peau, enfin, qu'elle a soin d'ouvrir, et de tenir ouverts tous les couloirs, par lesquels la cause morbifique doit s'échapper? La révulsion, la dérivation, la purgation,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sont ses grands chevaux de bataille. Tous ces mouvemens ne peuvent s'opérer qu'à l'aide de moyens multiples, dont l'action provoque une vive révolution dans l'organisme. Que lui importe, dans cette excitation perturbatrice, un peu de café, d'infusion de sureau, quelques racines stimulantes, dont sont imprégnés les bouillons? leur stimulus pourroit-il se faire remarquer, au milieu de la confusion des sensations aussi vives que diverses, qui se heurtent dans l'organisme? et puis, ne rentrent-elles pas, ces impressions médicinales, dans l'intention même des remèdes auxquels on les associe? la plupart d'entr-elles partagent leurs vertus; le persil porte aux urines, comme le sureau pousse à la peau. N'est-ce pas ce que veut le médecin qui les permet? il y a donc conséquence à lui de laisser faire! Ce régime, si contraire aux remèdes de l'Homéopathie, devient, dans l'allopathie, un auxiliaire de la cure. Loin de le blâmer, il faut l'approuver, si non comme une conception heureuse, du moins comme une indifférence légitime et raisonnée.

Combien est différent le point de vue duquel l'Homéopathie envisage les désordres de l'économie animale!

Une cause inconnue dans son essence, mais visible dans ses effets, a désaccordé l'organisme. Dans l'impuissance de pénétrer sa nature, comme de déterminer son siège, l'Homéopathie, en possession de la loi des semblables, substitue à une irritation, une irritation plus vive, mais de la même nature. A l'aide d'un remède

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

produisant les mêmes symptômes que la maladie, elle arrive, sans pouvoir expliquer comment, jusqu'à l'organe dont le trouble forme la maladie. La neutralisation de l'irritation primitive, par l'irritation médicinale, replace l'organe malade dans son état harmonieux: les symptômes disparoissent, les évacuations suspendues se rétablissent, celles qui étoient augmentées, se modèrent; les forces reviennent, avec l'appétit, le sommeil; la maladie a cédé sa place à la santé.

Ce brillant phénomène est l'ouvrage d'un atôme qui, pour ne rien perdre de la force qui lui est inhérente, ne doit rencontrer dans l'organisme que les symptômes de son dérangement. Fort contre les phénomènes de la maladie, plus fort même que ces phénomènes, il n'a pas la force de résister à l'impression de quelques fleurs de camomille. L'assertion semble paradoxale; et cependant l'expérience journalière en démontre la vérité. Point de guérison, si le remède n'est isolé dans le corps du malade, comme ce dernier doit l'être de toute influence ennemie de l'influence du médicament. Nous n'en exceptons point les impressions morales, qui, quelque insignifiantes qu'elles paroissent dans leur légèreté, n'en détournent pas moins le remède de l'adresse, où il est envoyé. Est-il seul, dégagé de toute influence étrangère, il laisse en paix, à la faveur de son exiguité, de son défaut de rapport avec les organes sains, tous les systêmes, tous les organes, toutes les fibres mêmes, qui sont hors du do-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

maine de la maladie. Mais une fois arrivé aux portes de l'organe souffrant, il y trouve la sensibilité montée à un haut degré d'exaltation. Le plus léger choc ne peut y avoir lieu, sans ajouter à l'irritation, et cette addition arrivera, parce que le remède choisi renferme en lui les élémens d'une irritation spécifique, c'est-à-dire, d'une espèce semblable à l'irritation qui constitue la maladie. Le médecin homéopathe, loin de la craindre, la désire, l'appèle de tous ses voeux, et la bénit, lorsqu'elle se manifeste. Elle est, en effet, le manifeste de la déclaration de guerre à la maladie, qui, si elle accepte le combat, succombe dans cette lutte où, comme dans beaucoup d'autres, la foiblesse cède à la force.

Tels sont les fondemens aussi clairs qu'inébranlables sur lesquels l'Homéopathie établit sa doctrine diététique. L'arbitraire, comme on voit, n'a point présidé à leur institution. Ils sont une conséquence rigoureuse et forcée de la loi sur laquelle repose la guérison des maladies. Dès qu'il est démontré que les maladies ne cèdent qu'à des affections semblables à elles, et de quelques degrés plus fortes qu'elles, tout ce qui leur est dissemblable, ne peut être admis à l'honneur de la curation. Une conséquence seconde, et non moins pressante que la première, c'est que le remède, spécifiquement choisi, ne peut pas plus sympathiser avec un autre remède qu'on lui associeroit, qu'il ne fraternise avec les substances nutrito-médicinales, que l'Homéopathie exclut. Ce seroit faire injure au lecteur, de lui

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

en offrir la preuve. Elle se trouve dans les expressions même qui les désignent. Les unes et les autres ne sont-elles pas des médicamens?

Dans l'allopathie, ainsi que je l'ai dit, le régime peut servir d'auxiliaire au traitement, en tant qu'il lui ressemble le plus souvent. Dans les cures homéopathiques, au contraire, la diète joue un rôle purement passif; on ne lui demande que de ne pas contrarier le traitement, et, pour cela, il lui suffit d'être purement nutritive. Elle est une puissance neutre, qui assiste au combat, sans y prendre part. Tout se fait avec elle, mais rien par elle; on ne sauroit être plus nul, et à la fois plus puissant, dans l'oeuvre de la guérison.

Il en faut moins, je pense, pour arriver à cette conséquence finale: que l'Homéopathie n'est pas maîtresse de conserver dans la diététique des malades, les substances qui renferment des propriétés médicinales. L'obligation n'est pas aussi rigoureuse pour l'état de santé, quoiqu'il soit désirable de voir les hommes, éclairés sur le danger de prendre médecine, quand ils se portent bien, danger qui, pour n'être pas aussi pressant, n'en est pas moins réel.

Mais encore ici, comme sur les points en litige entre les deux doctrines, l'Homéopathie ne fait aucune violence à sa rivale. Elle respecte son domaine, rend hommage au petit nombre de vérités qui y sont nées. Elle applaudit à ce qu'elle voit juste, à ce qu'elle applique avec conséquence. On est loin de la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

traiter avec la même indulgence, que dis-je? on la tourne en ridicule, parce qu'elle a des pratiques opposées à son antagoniste. Elle ne lui propose point d'associer son hygiène à sa matière médicale, quoique le malade, peut être, n'eût qu'à y gâgner. Elle lui propose encore moins de mêler ses gouttes médicinales au régime médicamenteux, qui les neutraliseroit infailliblement. Une politesse en vaut une autre, et cependant, quelque peu qu'elle coûte, on la lui refuse. Il y a défaut de générosité dans ce procédé. On s'appuye sur le grand nombre, qui pâiit au seul nom de privation.

Toutesfois, en dépit des clameurs, les hommes viennent de faire un grand pas vers l'amélioration. On ne sauroit refuser aux malheurs publics le mérite d'avoir commencé cette heureuse révolution. Les maux, nés de l'excès, ramènent toujours après eux la modération. Peut être aussi la religion parle-t-elle davantage aux coeurs. Il y a toujours de la consolation à élever vers le ciel une ame attristée! C'est sous ces auspices heureux que le père de l'Homéopathie a offert à la société l'oeuvre de la réforme médicale. Si sa voix est entendue, non seulement nous échapperons plus promptement et plus sûrement à la douleur, mais encore nous lui payerons plus rarement notre tribut.

On ne sauroit se le dissimuler, la médecine, par son extrême indulgence pour les goûts aussi variés que bizarres que nous donne la société, a ouvert la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

porte à bien des maux physiques. La découverte du nouveau monde est, sans doute, dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral, un évènement mémorable. A sa suite une foule de biens s'est précipitée vers nous; mais elle fut aussi, dans l'ordre de la douleur, une seconde boëte de pandore, féconde en fléaux de plus d'un genre. Des mêmes sources où l'on puisa les richesses, on vit jaillir des émanations délétères, auxquelles l'or n'offrit qu'une bien foible compensation. Fort heureusement pour nous, habitans du vieux monde, la nature, qui place toujours le remède à côté du mal, nous fit le présent des antidotes, ce qui maintient l'équilibre entre les biens et les maux. Depuis cette époque, une ere nouvelle commenca pour l'humanité.

On avoit toujours remarqué de l'inégalité dans la distribution des richesses: cette inégalité dut s'accroître par l'enrichissement subit de quelques nations, qui achetèrent avec de l'or, le travail dont elles avoient formé leur existence, et, après avoir enchaîné, avec ce métal, des peuples moins fortunés, les corrompirent avec des jouissances, qui deviennent toujours le partage des esclaves, imitateurs de leurs maîtres.

Oui, pour le don de quelques médicamens précieux, et dont encore nous ne savons pas faire un bon usage, l'Amérique séduisit nos sens, toujours avides d'émotions, par les substances parfumées qu'enfante une terre vierge, échauffée par un soleil plus brillant.

Le lait, des fruits, avoient jusqu'alors composé quel-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ques uns de nos repas. Le café, le thé, déplaçant ces nourritures simples, les firent bientôt oublier, par l'énivrement attaché à leur usage. Un peu de sel avoit suffi pour corriger la fadeur de nos tables frugales; aujourd'hui on les trouve insipides, si la muscade, la canelle, le gingembre, n'en relèvent le goût. Je me borne à citer ces moyens d'assaisonnement, pour comparer nos boissons actuelles avec celles qui nous sont destinées par la nature.

Il n'y a plus que les enfans à la mamelle, et quelques poitrinaires, qui fassent usage du lait, comme nourriture, et comme boisson. Et, si l'on excepte les jeunes filles, dont on craint de ternir le teint, et peut être de hâter la puberté, l'eau ne sert plus à l'humanité, que de moyen de propreté. Il y a bien quelques personnes, à qui les boissons spiritueuses sont douloureusement contraires, qui se sont vues forcées de vaincre leur répugnance pour l'eau. Ces exceptions, sans nuire à l'assertion générale, se perdent dans l'immensité. Le vin et toutes les boissons fermentées règnent en souveraines sur toutes les tables, dans tous les estomacs, et trop souvent, sur beaucoup de cerveaux. A la ville, aux champs, mêmes besoins, mêmes usages. Passe encore pour l'habitant des campagnes; il peut en avoir besoin, pour remonter des organes qui plient sous le poids des travaux pénibles, et de la brûlante chaleur. Mais qu'a-t-il à faire de boissons spiritueuses, l'homme oisif, qui n'apporte à sa table que

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le défaut d'appétit? C'est peut être à leur usage qu'il doit de ne pas sentir l'aiguillon de la faim? ne sait-on pas que les ivrognes manquent totalement du besoin de manger? preuve incontestable de l'inimitié originelle du vin et de l'estomac. Bien que tout le monde ne s'énivre pas, toujours est-il vrai que cet effet se retrouve, dans une échelle descendante, à la vérité, jusques dans les plus petites doses de ce liquide. Les traits de ce tableau doivent être grossis de beaucoup, si l'on veut peindre l'effet des liqueurs. C'est pourtant la nature que l'on prétend imiter, dans cette invention! quelle copie, grand Dieu! le vin, déjà si puissant sur l'économie animale, fut trouvé trop foible encore. Telle est la source sensuelle de tous ces poisons liquides et parfumés, dont on ne peut plus se passer, sous peine d'indigestion. Je ne grossirai pas davantage ce tableau, dans la crainte de trop déplaire aux amis de la table et du vin!

Redisons-le encore, il peut être indifférent à la médecine allopathique de rencontrer des malades dont l'organisme est imprégné des impressions du café, du thé, du vin et de tous ces assaisonnemens aromatiques, qui font l'ornement de nos tables, et la saveur piquante de nos alimens. Son procédé curatif n'a rien à craindre de leur influence. Elles sont autant d'étoiles, qui disparoîssent au lever du soleil. L'Homéopathie y regarde de plus près. Son exercice demande au malade l'affranchissement de toute habitude médicinale.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

C'est dans le silence de toute impression étrangère à la maladie, qu'elle entreprend et opère ses cures. Rien ne doit parler, dans l'organisme souffrant, que la douleur. C'est la voix avec laquelle il s'exprime. Toute autre expression, qui retentiroit plus fort qu'elle, étoufferoit cette voix, et le médecin homéopathe tomberoit dans le danger de confondre l'image réelle du mal avec celle des symptômes appartenans à ces puissances hétérogènes. C'est pour éviter cette erreur, qu'il écarte du régime les ombres qui pourroient obscurcir le miroir qui réfléchit la maladie. Le second avantage de cette précaution est d'assurer à son remède la fidélité et l'efficacité. Il suit de là que le malade, toujours propre à recevoir les soins de l'allopathie, est rarement mûr pour la médecine homéopathique.

Toutes fois, n'inférons pas de cette dernière réflexion, toute juste qu'elle soit, un caractère de supériorité de l'ancienne médecine sur la nouvelle. Sans doute, l'homme, qui mêle le médicament à ses alimens et à ses boissons, ne sauroit attendre de l'Homéopathie, sans délai, un remède à ses maux, ce à quoi l'allopathie procède sans retard. Cependant, pour recevoir plus tard ses soins, qu'elle lui fait attendre, en l'y préparant, son malade n'en recueille pas moins promptement le prix consolateur. L'expérience de tous les jours le montre sortant toujours, avant ses compagnons de souffrance, du temple d'Esculape, d'où l'on ne peut s'échapper avec l'allopathie, qu'après avoir attendu

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

longtems, et douloureusement subi les angoisses de la crise, et les lenteurs de la convalescence, sacrifice que l'Homéopathie épargne à ses partisans. C'est là, je crois, une riche compensation pour le malade qui ne peut commencer sa cure, en commencant sa maladie.

De tout ce qui précède, il suit naturellement que, pour être propre à recevoir la guérison de ses maux, presque au moment où il les sent, l'homme, qui, à tout instant, est sujet à devenir malade, n'auroit rien de mieux à faire, que de se décider à adopter les vues proposées par l'illustre auteur de l'Homéopathie.

On objectera, sans doute, qu'il est un peu dur d'être au régime pendant toute sa vie, pour éviter des maladies, que peut être on n'aura pas, ou pour en guérir plus promptement, lorsqu'on en sera atteint.

Ce mot régime, synonyme de privation, est un épouvantail, qui doit cesser d'en imposer. Sans doute, l'hygiène bien raisonnée impose des privations. Elle ne sauroit voir avec indifférence l'homme qui jouit de la santé, altérer journellement, pour quelques jouissances passagères, ce don innappréciable du créateur, semer dans ses organes le germe des maladies, en y introduisant sans cesse des élémens médicinaux, et apporter ainsi des obstacles, souvent insurmontables, à la guérison des maladies naturelles qu'il est exposé à contracter.

Mais pour sevrer l'homme de quelques plaisirs qu'il

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

n'a pas toujours connus, cette science n'en laisse pas moins une belle latitude à la sensualité. On s'en convaincra, en parcourant le chapitre des alimens accordés, et celui des boissons permises par elle. On peut célébrer dignement une fête de naissance, un mariage, avec un repas homéopathiquement préparé. L'Homéopathie se trouve en harmonie avec la diète d'Hypocrate. Ce dernier permettoit de s'énivrer une fois par mois. Depuis ce tems, il est vrai, on a beaucoup étendu ce précepte. Sans encourager l'immodération, Hahnemann ne condamne point une gaieté, prise de tems en tems. Il se permet à lui même quelques verres de vin, qui lui rappèlent le jour où le ciel nous fit le présent de son beau génie, comme ceux où la nature couronna son union conjugale par le don de ses enfans. Mais, ainsi que le père de la médecine, il veut que ces folies viennent rarement, et comme des aiguillons propres à corriger la nonchalance de la vie. Il falloit un observateur aussi profond que l'étoit Hyppocrate, pour avoir remarqué que l'ennui est une maladie propre au corps, comme à l'esprit. De même qu'un balancement uniforme, la monotonie des accens, portent l'ame au sommeil, de même aussi trop de régularité, trop d'uniformité dans le régime diététique, engourdissent les ressorts de la vie organique. Voilà le motif de ce conseil.

Ayant plus haut invité le lecteur à lire attentivement ce que les ouvrages sur l'hygiène homéopathique nous

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

conseillent d'éviter, en fait d'alimens et de boissons, je me bornerai à des réflexions générales sur cette importante matière. Je n'aborderai pas davantage les questions relatives à l'air, à l'eau et à toutes les autres choses indispensables au soutien de la vie. Il n'est question ici que du boire et du manger. De toutes les choses qui peuvent être mangées et bues, quelles sont donc celles qui concourrent le mieux à la conservation de la santé?

Les alimens, seuls convenables au maintien de la santé, sont les substances qui ne renferment d'autre propriété que la propriété alimentaire. Dès qu'il s'y joint un autre attribut que celui de nourrir purement et simplement, cette substance se rapproche déjà du médicament, dont le caractère distinctif est de ne rien contenir de nutritif. Il suit de cette distinction, qu'il n'est que deux espèces de substances qui puissent être ingérées dans le corps, c'est l'aliment et le médicament. Mais la nature, si diversifiée dans ses productions, ne séparant pas toujours ces deux attributs, c'est à l'art, ou plutôt à l'expérience, qu'il appartient de les signaler, et de nous indiquer où finit l'aliment, et où commence le médicament.

L'aliment conserve son caractère exclusif de substance purement nutritive, lorsque son usage continuel et journalier ne développe dans l'organisme d'autres phénomènes que ceux de la nutrition et de la réparation. Aucune augmentation exagérée, aucune dimi-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nution trop marquée des forces de la vie, ne doit en signaler l'action, L'état de santé, le sentiment d'hilarité attaché à la plénitude de l'existence, sont stationnaires. C'est le terme moyen entre les extrêmes. L'homme qui vient de satisfaire à ces deux besoins, la faim et la soif, a senti disparoître ces deux aiguillons. Il étoit légèrement affoibli, avant d'avoir bû et mangé; les alimens et boissons le replacent dans la situation où il se trouvoit avant, c'est-à-dire, l'absence de toute douleur, et l'espèce de bonheur lié au sentiment de son bien être habituel. Il n'a rien acquis, il n'a rien perdu. Par conséquent, parfait équilibre entre tous les ressorts dont la machine humaine est composée. Tels sont les caractères de ces deux fonctions animales, appelées, nutrition et réparation.

Mais s'il arrive que cet équilibre soit troublé; s'il arrive que les alimens et les boissons, prises en quantité proportionnée au besoin (je suppose ici la modération, car les excès relatifs à la masse, sortent de la thèse que nous traitons) s'il arrive, ai-je-dit, que ces alimens et ces boissons montent, ou descendent les forces de la vie au dessus ou au dessous du diapazon que nous envisageons comme le point central de la santé, ils contenoient nécessairement quelque chose détranger à la pureté nutritive, c'est-à-dire, des vertus médicamenteuses.

Le médicament proprement dit, ne renfermant aucune substance nutritive, et ne pouvant par consé-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quent, servir à la réparation des pertes de tous les moments, éprouvées par les solides et les fluides du corps humain, n'y peut entrer que comme un étranger. Mais la nature, qui ne souffre que des substances amies, ne sauroit l'y laisser séjourner. Du moment qu'il n'est point l'ami de l'organisme, il en est nécessairement l'ennemi. Il n'est point d'état intermédiaire entre ces deux états. L'organisme prend parti pour ou contre: toute neutralité est impossible. Si cette substance hétérogène ne s'éloigne que médiocrement du caractère alimentaire, la force digestive n'a besoin que d'un léger degré d'accroissement, pour l'assimiler et la rendre propre à la nutrition. Dans le cas contraire, il y a trouble, effort, soulèvement des puissances vitales, qui ne pouvant l'animaliser, cherchent à l'expulser de l'économie animale. Dans le premier cas, il n'y a encore qu'indisposition à peine sensible, laquelle croîtra dans une échelle ascendante, mesurée sur le degré du défaut d'affinité entre ces substances et l'organisme. L'intervalle d'un point à l'autre est rempli par tous les degrés d'hétérogénéité, qui séparent le médicament le plus foible du poison le plus violent.

L'indisposition, qui n'est qu'un écart à peine visible de l'état de santé, parce qu'elle est le produit du caractère le plus foiblement médicamenteux de l'aliment, ne sauroit être envisagée encore comme un état pathologique. Cependant cet état n'est déjà plus la santé elle même. Il disparoîtroit facilement et promptement, si

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la répétition de l'aliment qui l'a causé, ne le ramenoit journellement. Et, si l'économie animale ne finit pas par se révolter, en produisant l'état réel de maladie, c'est un bienfait que nous devons à notre nature, susceptible de nombre de modifications. A ces modifications, néanmoins, il est des bornes qu'on ne franchit point impunément. C'est en vain que, pour se tranquilliser, on se retranche sur le pouvoir de l'habitude. Qu'on remarque bien que la puissance de l'habitude, dont le propre est d'émousser les sensations, tant de la douleur que du plaisir, tout en nous laissant en possession de la santé, a fait dévier la nature de la ligne droite de ses fonctions. La maladie n'existe pas encore, mais bien la disposition à la maladie, c'est-à-dire, une plus grande susceptibilité du trouble dans l'harmonie des organes. Une preuve qu'il y a déviation de la nature, rupture de l'harmonie primitive de ses mouvemens, c'est qu'on voit chez les personnes subordonnées à un régime médicamenteux, quelques excrétions augmentées, d'autres diminuées. Chez les uns, certains sens ont perdu de leur vivacité, tandis que d'autres en ont reçu un surcroît; dans d'autres, le caractère, cette physionomie de l'ame, a subi des mutations dont on ne sauroit soi-même s'applaudir. Il n'y a donc plus cet accord primordial, qui signale une nature pure et vierge! Ce n'est plus sa physionomie primitive; c'est ce qu'on appèle vulgairement, une seconde nature; autant eût valu garder la première.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Gardons-nous toutefois de l'absolu dans l'application de ces vérités d'expérience à l'homme vivant en société. Quelqu'incontestables qu'elles soient, elles doivent subir des amendemens, puisés dans les positions relatives. Ce n'est pas en vain, par exemple, que le citadin usera d'un assaisonnement, qui passe sur les organes du villageois, sans laisser de traces; comme aussi, toutes les sortes de viandes ne seront pas digérées de la même manière, par l'homme qui vit dans un repos, que ne connoît pas l'homme des champs. A ce dernier, il faut plus de complaisance de la part de l'hygiène. Toutes les sécrétions, augmentées par un travail pénible, entraînent hors de son corps ce que l'oisiveté laisse stagner dans les organes paresseux de l'habitant des villes.

Ce n'est pas aux champs, que le café, le vin et son esprit rectifié, font leurs ravages. On y en boit peut-être autant qu'à la ville, où l'on trouve presque exclusivement les maux de tête, et de dents; les affections hémorroïdales et hystériques, se réfléchir sur le visage, dont les rougeurs dénoncent l'abus de ces boissons. Déplaisante parodie de l'émail des prés, cultivés par l'homme de la nature.

Je terminerai ces réflexions par une remarque que tout le monde est à portée de faire, et qui probablement ne corrigera personne.

Le grand trait différenciel qui distingue l'homme régulier dans son régime, de celui qui ne l'est pas, est

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dessiné d'une manière frappante au lever et au coucher de l'un et de l'autre.

L'heure de dormir arrive toujours trop tard pour l'homme qui a exercé pendant tout le jour les organes de la pensée et du mouvement. Elle sonne toujours trop tôt pour celui qui, oubliant ses bras et son ame, s'est métamorphosé en machine purement sensuelle et digestive. Pour le premier, le sommeil est le Léthé de la fable, dans les eaux duquel il puise l'oubli de tout sentiment, tandis que le second ne sauroit échapper, en les buvant, à l'aiguillon douloureux des sucs stimulans et acrimonieux, qui heurtent à chaque instant la sensibilité de l'ame et du corps.

Voyez les ensuite tous deux, sortant des bras du sommeil! délassé, nourri par un sommeil réparateur que n'a effleuré aucun rêve, le sage ouvre des yeux où se peignent à la fois le calme et la vivacité; il porte sur le front une sérénité qui le dispute à l'azur du ciel, vers lequel il élève un regard reconnoissant. Son esprit n'est point en reste. La pensée s'en est approchée au même instant que le jour est entré dans ses yeux, et son coeur, plein d'amour, ne sauroit presser trop tôt sur lui les doux objets de sa tendresse. Il pense, il sent avec force; enfin, il jouit de la plénitude de la vie.

Combien différente est la scène qui se passe dans l'alcôve du sibarite! En vain la mollesse a semé de fleurs sa couche. Le sommeil, qu'il n'a point mérité, refuse d'y entrer avec lui. Il le demande inutilement à ces ou-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vrages éphémères, messagers du dieu du repos. Il est condamné à expier dans la nuit les fautes de la journée. Le ressort de la sensibilité ne peut se détendre ; il absorbe toute la vie de l'organe musculaire, qui croupit dans l'inaction; il n'est pas jusqu'à la pensée, qui n'ajoute à son tourment; la pensée, si douce, quand elle sort d'un coeur qui bat paisiblement, fatigue son cerveau exalté par les irradiations trop vives de l'organe digestif qui ne se repose jamais, électrisé sans cesse par les ondulations irrégulières d'un sang trop riche en sucs nourriciers. Il arrive enfin, ce repos auquel toute la création est soumise! A-t-il calmé ses sens? a-t-il rafraichi son sang? demandez-le au serviteur qui a sacrifié son sommeil, pour veiller au sien. Demandez-le à lui même, lorsque le jour a recommencé pour lui. Il n'a pas compris votre première question, qui n'a fait entendre qu'un son confus à son oreille encore voilée. Son oeil n'est pas plus en état de supporter l'éclat du jour. Ses esprits, dont, il y a quelques heures, il ne pouvoit calmer l'effervescence, peuvent à peine percer l'épaisse vapeur qui les environne. Il bâille douloureusement, et le premier mot qui sort de sa bouche, appèle le moka, dont l'infusion a seule le pouvoir de le rappeler complètement à la vie. Qu'on dise si j'ai chargé le tableau.

Je me résume, et pour établir quelques principes qu'on ne violera jamais impunément, je répéterai que, pour être propre à recevoir les soins de l'Homéopa-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

thie, le régime du malade doit être pur de toute substance stimulante, amère, aromatique et acide; à plus forte raison, tout médicament, même le plus simple, doit être interdit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ce seroit peu de les exclure de la bouche, s'ils devoient entrer dans le corps par d'autres voies. L'atmosphère doit en être dépouillée. Les nerfs de l'odorat en transmettroient l'impression à l'organisme, tenu comme en retraite. L'ame elle-même doit être mise à la diète des sensations; la pensée, le sentiment ne se reposent point, je le sais, mais l'une et l'autre facultés doivent être circonscrites dans le cercle le plus étroit. En revanche, le corps ne sauroit recevoir trop de mouvement, et les poumons trop d'air pur et frais. A ces conditions rigoureuses, le malade peut prétendre à une guérison prompte, douce, sûre et durable.

Bien des gens prétendront que c'est acheter trop cher cet avantage. Il se peut qu'en santé on raisonne ainsi. Une maladie aigüe, pleine de douleur et de danger, a bientôt vaincu cette répugnance. En nous ôtant l'usage de presque tous nos sens, une fièvre ardente ne nous laisse d'autre désir, d'autre besoin, que celui de guérir. Je conçois mieux l'opposition des malades en état de chronicité. A tous leurs goûts éteints, ou suspendus, a survécu souvent l'appétit, dont la satisfaction les dédommage, en quelque sorte, de tout autre jouissance, dont ils sont incapables. Pour eux le sacrifice de ce reste de douceurs doit être plus pénible. Mais

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'est-il donc moins, de se voir pendant quelques années retranché de la société, que la vue des souffrances rebute, et d'être réduit à un seul goût, pour tout intérêt d'existence? J'en ai beaucoup guéri déjà, à qui je dois la justice de dire, qu'ils n'ont pas balancé un seul instant. L'amour de la vie, d'une vie qui peut redevenir heureuse encore, ne parle pas moins haut à leurs coeurs, que le Dieu de la sensualité ne parle à leurs sens. Je compléterai la vérité, en ajoutant que quelques uns d'entre-eux conservent, après leur guérison, fidélité au régime auquel ils la doivent.

Mais tous les hommes n'ont pas reçu cette forte leçon de la bouche de la nature, toujours plus éloquente et plus persuasive que les nôtres. La théorie prêche dans le désert, tant est fort l'entraînement du plaisir. On compte sur une bonne constitution, sur le pouvoir de l'habitude. On fait plus, on calcule la peine, le plaisir, et, pour peu qu'il y ait d'équilibre, on continue comme on a commencé, et l'on se résout à passer sa vie entre les mixtures et les ragoûts. Je leur souhaite bon appétit. Quant à moi, j'ai appris à me passer des unes et des autres, et de tems en tems, j'ai le doux plaisir de rallier à la modération quelques fugitifs.

On trouvera dans les ouvrages écrits sur cette matière, la nomenclature des alimens et des boissons que l'Homéopathie considère comme médicamens, et qu'elle conseille à la santé comme à la maladie, d'éviter, pour maintenir l'une, et guérir de l'autre.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CURES OPÉRÉES

PAR LA DIETE HOMÉOPATHIQUE.

Une dame de 30. ans, d'un tempérament cholérico-sanguin, d'une santé forte et constante, contracta un rhumatisme aigu, pour avoir habité un logement froid et humide. Cette maladie, qui dura trois mois, lui laissa au pied droit une douleur lancinante, qui ne se faisoit sentir que pendant la marche. Elle perçoit le coup du pied, pour se rendre au talon, sur lequel elle ne pouvoit appuyer. Étoit-elle assise ou couchée, la douleur disparoîssoit entièrement. Les sangsues, les vésicatoires, les bains de vapeurs de tout genre, avoient été inutilement employés. Le dernier conseil de l'art, fut, que les eaux minérales étoient indispensables. Mais la fortune ne permettant pas à la malade de se procurer ce secours, elle tenta encore un dernier traitement, dont je fus chargé.

Tableau de la maladie.

Aucune trace de maladie ne se laissoit appercevoir. Le pied étoit sec, les veines sans engorgement, la peau sans boursouflure; seulement quand la malade vouloit marcher, les élancemens commençoient. La crainte de souffrir, lui faisoit garder un repos assidu Il en étoit résulté beaucoup d'embompoint, une plénitude du système sanguin, des maux de tête, avec de fréquentes chaleurs, et rougeur de la face. Le sommeil étoit lourd, le réveil difficile, et la soif plus ou moins vive. Le ventre tantôt serré, tantôt dévoyé. Cet

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

état physique étoit accompagné de tristesse et de mauvaise humeur. La malade grondoit tous ses entours, sans rime ni raison.

Thérapie.

Cette maladie trouvoit son antidote dans la bryone, dont le caractère est de produire des douleurs qui s'exaspèrent par le mouvement. Mais son régime demandant une grande réforme, je supprimai le café, le thé, dont elle usoit tous les jours. Je retirai également le vin et les épices qui entroient dans ses alimens. L'eau et le lait leur furent substitués, et une nourriture douce et tempérante remplaça les sauces piquantes qui accompagnoient tous les mêts. Je demandai quinze jours de ce régime, que la malade alla passer à la campagne, dans le courant du mois de juin. Qu'on juge de mon étonnement, lorsqu'à son retour elle vint m'apprendre qu'elle étoit radicalement guérie. Non seulement elle ne souffroit plus du pied, mais ses maux de tête, ses vertiges, avoient cessé, et sa menstruation, qui avoit toujours été douloureuse et trop abondante, étoit rentrée dans un état parfaitement normal.

Voilà une cure bien simple, et surtout bien peu dispendieuse! qu'elle soit l'oeuvre du régime, on n'en sauroit douter. Pourquoi le café, le thé, le vin, les épices, n'auroient-ils pas le pouvoir de produire au pied, ce qu'on leur voit si souvent opérer sur la tête? quel médecin n'a pas rencontré dans sa pratique, des personnes atteintes de cette affection topique, appelée

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

clavus ? Combien d'autres personnes, d'ailleurs bien portantes, ne peuvent secouer la tête, aller en voiture, sans sentir se réveiller dans cette partie, des douleurs qu'elles ne ressentent point, lorsque cette région du corps est en repos? j'en ai vu même, qui ne sauroient se livrer à la moindre méditation, sans éprouver les mêmes accidens. Si l'usage même modéré du café est souvent cause de ces maladies de tête, comme l'expérience journalière le prouve, pourquoi refuseroit-on à cette boisson stimulante la faculté d'affecter de la même manière les divers organes du corps? Sans doute, dans le cas précité, l'état douloureux de l'articulation des pieds, propre au rhumatisme, avoit appelé sur cette région la puissance irritative du café, que l'habitude ensuite y a retenue. Quelque soit l'explication qu'on en donne, toujours est-il vrai que cette affection a cédé à la suppression de cette boisson, à laquelle la personne n'est point tentée de revenir.

Deuxième Cas.

Un professeur en médecine, homme habile, tant dans l'enseignement de son art que dans son exercice pratique, ne pouvoit se débarrasser de maux de tête, dont il étoit tourmenté sous forme de migraine. Leurs retours étoient fréquens. On peut croire facilement qu'il mit à contribution toutes les ressources de sa science, pour alléger et guérir son mal. Tout étoit inutile, jusqu'à ce que, causant un jour avec lui de l'Homéopathie, à laquelle il ne paroissoit pas contraire,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

je lui proposai de lire quelque chose de relatif à cette doctrine. Il avoit lu *l'organon* de Hahnemann. Je lui offris de lire l'ouvrage du docteur Grosse sur l'hygiène réformée. Les réflexions de cet excellent auteur sur le café, le frappèrent assez, pour qu'il essaya de se priver pendant quelque tems de son usage. Cet essai lui réussit.

C'est surtout cette espèce de mal de tête, que le café a le pouvoir de produire. On le croiroit à peine, si tous les jours l'on n'en étoit témoin. C'est avec le café lui même, que les personnes atteintes de ce mal, tentent de se soulager. Il est entendu qu'elles en augmentent la force, ou la dose. Sans s'en douter, elles procèdent ici avec mesure. La migraine étant un effet consécutif du café, elles la font disparoître, en renouvelant son effet primitif. Le soulagement s'ensuit, Mais comme l'action secondaire de cette substance est inévitable, l'accès se reproduit, et plus fort, et plus fréquemment. C'est ainsi que l'opium, dont les turcs abusent, pour réchauffer leur sang, ranimer leurs forces, après avoir produit ces deux effets, les laisse dans un relâchement, et une sensation de froid, l'un et l'autre plus marqués qu'avant son usage. Ne-voit on pas la diarrhée chronique, qui a été suspendue par le suc du pavot, se rétablir avec plus de violence, lorsque ce suc engourdissant a cessé son action? quelques considérations, peut-être, pourront retarder la conversion du médecin sujet de cette observation. Il me semble

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que ses yeux doivent s'être ouverts sur l'inconvenance de beaucoup de pratiques médicinales, qui se sont glissées dans le régime ordinaire de la vie. Se refermeront ils, sous l'influence soporifique de l'usage? Son esprit est éclairé, c'est à son coeur à répondre.

Troisième cas.

Un carrossier de profession, plein de force, de santé, de vivacité, jamais malade, étoit tourmenté par des battemens de coeur, qui le saisissoient au milieu de son travail, auquel il ne se livroit plus qu'avec répugnance. A cet accident se joignoient des vertiges, quand il baissoit la tête. Tantôt il étoit d'un rouge écarlate, tantôt d'une pâleur qui l'effrayoit lui-même. La soif le dévoroit. L'appétit étoit assez bon, mais la digestion produisoit des renvois, des aigreurs insupportables. Le ventre étoit serré, le sommeil inquiet, et le lever accompagné de pesanteur à la tête. Cet état de souffrance avoit tellement altéré son caractère naturellement jovial, que ses amis ne le reconnoissoient plus. Conduit chez moi par un de ses parens, à qui j'avois fait du bien, je le questionnai sur sa manière de vivre. Il répondit, qu'il commençoit la journée par deux tasses de café au lait, qui le ranimoient pour quelques heures. Il dinoit à midi, tantôt avec une espèce de faim canine, tantôt sans nul appétit. Il en avoit toujours pour la bière, dont il buvoit beaucoup. La soif ne le quittant pas, il cherchoit à l'appaiser, en buvant de tems en tems dans la soirée

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

un verre de bière. Il se couchoit, sans avoir soupé, parce qu'il ne ressentoit d'autre besoin, que celui de boire. Pour provoquer la faim qui lui manquoit, il recourroit souvent aux salaisons, qui lui donnoient un appétit artificiel. La soif, comme on le pense bien, en devenoit plus vive. Le plus léger sujet de chagrin, ou d'humeur, le mettoit hors de lui-même, et les symptômes de sa maladie en devenoient plus graves.

Thérapie.

Les symptômes de la noix vomique se trouvant d'accord avec ceux du malade, c'est le remède que je me proposois de lui donner. Quelques jours de régime devant toujours, chez les personnes qui n'en suivent aucun, précéder l'administration des remèdes homéopathiques, j'imposai au malade la privation de toutes les choses réprouvées par l'Homéopathie. Il revint le huitième jour, fixé pour la prise du médicament. J'en retardai l'usage de huit jours encore, tant j'étois content des changemens heureux qui s'étoient passés dans le malade. Le quinzième jour écoulé, il ne me restoit plus rien à faire, parce qu'il ne restoit de la maladie aucun symptôme.

Il fut évident, pour le malade, comme pour moi, que son affection étoit le produit du régime vicieux qu'il suivoit. Il reste fidèle à mes conseils, et la santé l'accompagne fidèlement depuis cette époque qu'il a promis de ne jamais oublier.

Je pourrois grossir l'énumération et la relation de:

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cas de cette nature, où il a suffi de retrancher des alimens et des boissons contraires, pour réparer des désordres plus ou moins anciens, plus ou moins graves, dont les malades ne pouvoient, tout en croyant s'observer bien, découvrir la source. Qu'on se récrie tant qu'on voudra contre cette assertion homéopathique! le café, le thé, le vin et tous les esprits qui en sortent, sont autant de remèdes, et si puissans, qu'il est une foule de maladies auxquelles ils peuvent servir de remèdes. Si cette assertion est vraie, comme le démontre la multitude des cas où leur usage nuit à la santé, on ne refusera pas cette conséquence immédiate: que l'on ne peut long-tems prendre impunément des remèdes, lorsque l'on se porte bien. C'est cependant ce que font une foule de gens, sans se douter même que nombre d'incommodités qu'ils ont contractées, n'ont pas d'autre source. Mais il est tant de causes extérieures probables, auxquelles ils croient pouvoir les attribuer, qu'il ne leur vient pas même en pensée d'en accuser la jouissance agréable des choses qui en sont coupables. La meilleure foi du monde dirige la plupart des hommes, dans leur recherche, dans le jugement qu'ils en portent. Le moyen de s'en prendre, en effet, à des alimens, à des boissons, dont on ressent d'abord du plaisir, puis une sorte de réconfortation? et bien, c'est là qu'est la perfidie du piège, dans lequel tombe la majeure partie de l'humanité.

Tout aliment piquant, toute boisson stimulante

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ont un effet primitif, marqué par l'augmentation des forces, et l'exaltation des sens. Ce surcroit de vie, cette électrisation de la sensibilité, n'étant point l'état habituel de la nature, lui font une violence contre laquelle elle réagit, en cherchant à établir un état contraire. C'est ce que les anciens appeloient: *Collapsus post irritationem.* Cet état de relâchement, de détente, est toujours proportionné à l'état de tension où les ressorts ont été retenus par la puissance stimulante. Mais le souvenir du plaisir attaché à l'exaltation est là. On regrette cette situation, parce qu'elle est attrayante, puis encore, parce que l'état du Collapsus est toujours accompagné d'un sentiment de foiblesse et de tristesse, (dont la nature punit tont excés) lequel état comparé au ravissement qui l'a précédé, contribue à piquer le désir de le goûter encore. Poussé par ces deux mobiles, l'homme n'obéit au premier, que pour tomber sous la puissance du second. C'est une loi de la nature, à laquelle il ne peut se soustraire. L'habitude, il est vrai, vient lui prêter son secours. Mais l'habitude ne peut empêcher que le désir ne croisse. Elle est elle-même un besoin, et ce dernier, qui n'entroit pas dans le plan de la nature, pour être satisfait, usurpe sur chacun des organes une portion des forces et de la vie, qui leur étoit destinée. Il y a donc un partage inégal, une répartition incomplète, par conséquent, langueur, affoiblissement d'une partie de l'économie animale, tandis qu'une autre partie est trop vivement animée.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Voilà où nous mène inévitablement l'usage des choses qui, pour nous donner des jouissances en apparence innocentes, n'en sont pas moins de véritables médicamens. Ainsi le monde est plein des maladies du café, du thé, du vin, des liqueurs; il fourmille de maux engendrés par les sauces piquantes. A cette liste, il faut joindre ceux qui naissent des médicamens proprement dits, employés par tant de gens, pour se préserver des maladies. Tels sont les tributs dont l'Homéopathie propose d'affranchir la société.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

PROGRÈS DE L'HOMÉOPATHIE.

Enfin la médecine réformée vient de recueillir un de ces hommages, auxquels le talent et l'autorité donnent infiniment de prix!

Le patriarche de la médecine allemande, le célèbre Hufeland, trouvant à l'Homéopathie des airs de famille avec son illustre mère, la nature, vient de lui accorder des lettres de naturalisation.

Cet exemple mémorable ne peut être perdu. La foule des disciples qu'il a formés, la multitude des lecteurs qui puisent chaque jour, dans son excellent journal, les connoissances anciennes et modernes, s'empresseront d'imiter leur maître, et l'Homéopathie, née de l'expérience, sera jugée par l'expérience, seul tribunal dont elle soit passible.

Il est bien étonnant que le théâtre où se sont opérées les cures qui viennent d'entraîner le noble assentiment de l'illustre professeur de Berlin, ait si tardivement attiré son regard! Cependant, le dogme qui a présidé à ces expériences heureuses, y est en honneur depuis longtems. La population de cette contrée, reconnaissante des innombrables services dont il est la source, a consacré sa gratitude par la foi qu'elle lui accorde,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

autant que par la confiance respectueuse dont elle honore son fondateur, et le premier de ses disciples, qu'elle a le bonheur de posséder dans son sein.

Si le talent le plus vrai, réuni à la probité la plus sévère, suffisent pour fonder des titres à la croyance publique, les rédacteurs du journal ne peuvent se dispenser d'associer aux cures du docteur *Messerschmidt* les belles expériences également concluantes, faites par le docteur *Stapf*. Il y auroit de l'injustice à priver l'Homéopathie du bénéfice d'un âge avancé, lorsqu'on sait qu'un air de jeunesse sièd mal aux découvertes dans les arts sérieux. De même n'échapperoit-on pas au soupçon de la mauvaise foi, si l'on persistoit à priver la doctrine, du grand nombre des faits, qui seuls peuvent donner de la solidité à ses fondemens.

Ainsi donc nous prions le lecteur de ce journal de joindre au chapitre qui renferme la relation des cures du docteur Messerschmidt, tous les N^os^ du journal de l'Homéopathie. Ceux qui cherchent de bonne foi la vérité, trouvant dans cette lecture cumulée l'immense avantage de voir la doctrine homéopathique en action dans une foule de cas variés, y trouveront aussi la réponse à cette futile objection, que l'Homéopathie n'est qu'une arme de plus, ajoutée à toutes celles dont la médecine est en possession.

En effet, quel ordre, quelle classe, quel genre, et quelle espèce de maladies ne voit-on pas passer en re-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vue dans les nombreux tableaux des affections qui y sont exposées, et dont la guérison fut le résultat immédiat de l'application de la loi homéopathique? Cette objection est futile, ai-je dit, et ce n'est pas sérieusement qu'on peut l'avoir faite. Non, la loi homéopathique ne peut être imparfaite dans son essence. Elle n'est que la nature elle-même, agissant conformément aux règles invariables tracées par son auteur, qui ne fait rien d'imparfait. L'imperfection est dans l'esprit humain, qui aperçut trop tard l'existence de cette loi, et qui refuse encore l'essai des médicamens sur l'homme sain, seule voie qui puisse nous conduire à la connoissance de leurs vertus. C'est là, c'est uniquement là, que réside l'imperfection, non de la loi homéopathique, mais bien de son application à l'homme malade, qui peut, dans l'infinie variété de ses maladies, en offrir dont les symptômes ne rencontrent pas leurs semblables, dans le cadre encore étroit du petit nombre de médicamens éprouvés.

C'est donc à juste titre que l'Homéopathie repousse le titre d'auxiliaire, que l'école régnante, encore à regret, veut bien lui concéder. Comme science théorique et pratique, elle a une réalité, un complément d'existence, qu'on ne sauroit lui disputer. Son seul côté vulnérable est la pauvreté de sa matière médicale. Il suffit de la volonté, pour faire disparoître cette lacune, et, si le nombre de ses médicamens à l'épreuve est encore exigu, c'est que le nombre des médecins qui

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ont consenti d'entrer dans cette voie, l'est davantage encore.

Quel parallèle pourroit-on raisonnablement établir entre cet obstacle volontaire, et celui de nécessité qui, ressortant du défaut de connoissance de la véritable loi médicatrice de la nature, laisse depuis deux mille ans l'art de guérir, errer dans les ténèbres de la conjecture? Cet atmosphère est d'autant plus ténébreux que, à l'obscurité de la vertu des médicamens se joint celle qui enveloppe la cause du mal, à laquelle on veut toujours les adresser. A la vérité, il y a redondance de moyens curatifs. C'est l'embarras des richesses, qu'éprouve le médecin allopathe. Mais à quoi lui sert cet arsenal nombreux, lorsqu'il ne connoit point la portée des armes qu'il renferme? Je le vois sans cesse entraîné par le désir de servir l'humanité, et retenu par la crainte consciencieuse de nuire à son semblable.

Je n'en doute pas, c'est cette incertitude qui amène, avec l'âge, cette prudence médicale qui caractérise presque tous les vieux praticiens. On les a vus, d'année en année, semblables à ces grands acteurs dramatiques qui réforment une attitude forcée, un geste inutile, on les a vus, dis-je, abandonner tous les ans un remède incertain, malgré l'autorisation de Celse, rétrécir leur matière médicale, la réduire presque à ne plus consister que dans la diète et l'eau, aimant mieux s'en remettre à la nature, du soin de la guérison, que de la tenter par des moyens infidèles. On

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

n'a pas remarqué que ces médecins, surnommés expectans, fussent moins heureux que les partisans des nombreuses recettes. Je n'entreprendrai pas le parallèle des uns et des autres, dans la crainte de trouver la reconnoissance publique du côté des premiers. Mais puisqu'on s'obstine à contester à l'Homéopathie une existence propre et indépendante, je vais placer le médecin homéopathe dans la sphère d'action, où le partisan de l'école régnante, se targuant de ses richesses médicales, sourit d'avance à la vue de l'humble cortège de son indigent adversaire.

Avant d'exposer ce qu'il fera, qu'il me soit permis de parler de ce qu'il a fait. De quel droit voudroit-on le priver de faire valoir ses antécédens? L'école régnante ne sauroit avoir cette prétention, elle, dont son histoire compose toute son existence. La masse de son expérience n'est-elle pas fille de tous les faits qui lui ont préexisté? C'est à ce titre commun que je rappèle, et les faits du docteur *Messerschmidt*, et les cures remarquables opérées par les collaborateurs du journal de l'Homéopathie. Est-elle donc si pauvre, la doctrine qui a pu enfanter tant de phénomènes? Je pourrois, si j'en avois besoin, tirer un grand parti de cette circonstance remarquable: que presque tous les malades que l'Homéopathie a rendus à la santé, étoient de déplorables restes abandonnés par la médecine en honneur. Mais loin de moi toute récrimination! L'élite de ces cas, et leur diversité ne déposent-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

elles pas en faveur de la science qui en a triomphé? Ne disent-ils pas hautement qu'avec de petits moyens, on peut opérer de grandes choses? Cette indigence, tant ridiculisée, comment a-t-elle suffi à tant de besoins, s'il est vrai que les formes multipliées de nos maladies supposent une égale multiplicité de causes? N'est-il pas plus raisonnable d'en conclure que toutes nos nosographies sont défectueuses, et que, après avoir erré, en multipliant à l'infini nos affections pathologiques, nous avons mis le comble à nos erreurs, en enflant jusqu'à la monstruosité le catalogue des médicamens destinés à les guérir?

Depuis longtems on s'étoit justement plaint de l'importance attribuée à quelques symptômes, auxquels on a fait l'honneur de dénommer un grand nombre de maladies. Quelques praticiens, s'affranchissant des règles de l'art, écrites et enseignées, avoient passé outre, ne donnant que peu ou point d'attention à ces phénomènes denominateurs, qu'ils regardoient comme des corollaires de symptômes qui, pour être moins éclatans, renfermoient plus réellement l'essence du mal lui-même. Les succès de leur pratique, en sanctionnant cette manière de voir, l'avoient justifiée.

Ils simplifioient ainsi le diagnostic. Mais l'enseignement universel, la foi accordée à la chose jugée, prévalant sur ces autorités particulières, les condamnèrent promptement à l'oubli. On les regarda, il est vrai, comme des génies d'une trempe spéciale,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

supérieure et, rare: ils passèrent, et avec eux, les belles connoissances que, pour s'excuser, on se plait à considérer comme une propriété personnelle, inaliénable, tandis qu'on pouvoit les réunir au domaine de la science.

J'ai dit que ce ne fût qu'en s'affranchissant des règles communes, que ces hommes privilégiés s'élevèrent jusqu'à ces idées simples et lumineuses qui, dans l'exercice de leur art, leur imprimoient une sorte de caractère héroïque. Je me trompe fort, si beaucoup d'entr'eux n'avoient pas entrevu la grande loi de guérison par l'opposition des symptômes, et l'aggravation du mal! Ils ne se distinguèrent de leur siècle que par cette hardiesse de pensée, pour laquelle les préceptes bannaux sont des entraves insupportables. Moins faciles à satisfaire que le commun des hommes, peu propres à adopter et à croire sans conviction, ils sortirent des sentiers battus, pour chercher la vérité dans des routes nouvelles. Elle leur apparut en effet, mais, soit qu'elle ne se fut montrée qu'incomplètement, soit que l'intérêt personnel l'emportât sur l'amour de l'humanité, ou bien, qu'ils désespérassent d'éclairer leur siècle courbé sous le joug du préjugé, la lumière resta cachée sous le boisseau, et s'éteignit dans les ombres de la mort, dont leurs beaux génies auroient dû être exempts.

Avec un esprit non moins supérieur, Hahnemann porte une âme brûlante à la fois, et de l'amour de la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

gloire et de celui de l'humanité. Il découvrit, et il enseigna. On sait quel fut le sort de ses premières leçons. Son courage se roidit contre les obstacles, et cette voix, aussi diserte que consolante, longtems étouffée par les clameurs de l'envie, fut enfin entendue. Hahnemann a recommencé les grands hommes dont j'ai parlé, mais plus heureux qu'ils ne le furent, plus dévoué peut-être, il entreprit la réforme de son art, et déclara la guerre à l'erreur. Après une lutte opiniâtre et qui dure encore, on peut se livrer à l'espoir de voir l'erreur fuir devant les rayons de la vérité, qui percent de toutes parts, dessillant tous les jours quelques yeux, conquérant chaque jour un hommage. Le patrimoine de ce grand homme, échappant aux ravages de sa tombe, deviendra le patrimoine de l'humanité tout entière.

A l'égal de ses doctes prédécesseurs, il s'épouvanta du monstrueux assemblage de nos médicamens; il ne fut pas plus satisfait qu'eux, de l'étiologie de l'école. Avec l'abondance des préceptes, avec la richesse des moyens d'action, il voyoit le médecin souvent réduit à combattre un seul et unique symptôme, regardé comme foyer du mal, et source de tous les autres accidens. Que devenoit ce jugement, lorsque, le palliatif l'ayant fait disparoître, la maladie lui survivoit tout entière? Il est vrai que le danger avoit disparu avec lui; mais, puisque l'harmonie ne lui succédoit point, il ne renfermoit donc pas en lui l'essence de la maladie elle-meme? tant d'incertitude cadroit mal avec les ma-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ximes dogmatiques dont retentissent les chaires académiques. Ce n'est pas la peine d'être si tranchant, si verbeux, pour finir par l'inaction et le silence!

Veut-on savoir, dit Hahnemann, le degré de confiance que mérite l'étiologie de l'école? qu'on essaye l'impression d'un médicament quelconque sur l'homme qui jouit d'une santé parfaite. Lisez le chapître des nombreux symptômes qui ressortent de l'usage de la noix vomique. Que ne souffrent point la tête, la poitrine, le ventre, les membres même, de l'usage de cette substance? On ne sait au secours de quel organe l'art doit accourir de préférence. C'est une maison incendiée de toutes parts. Est-ce le battement précipité du coeur, est-ce la suffocation de la poitrine, ou la colique tranchante, qui doit concentrer toute l'attention de l'homme de l'art? Qu'on se représente, s'il se peut, son anxiété, en face de ces symptômes, plus redoutables les uns que les autres! Quelle règle, quelle expérience, quelque consommée qu'elle puisse être, le décidera en faveur du remède réclamé par ce danger urgent? Il tâtonnera, quoiqu'on en dise, à moins qu'une révélation opportune ne vienne lui apprendre qu'une substance vénéneuse a causé tous ces maux. Alors cesse toute hésitation: il oublie l'école, les leçons de ses maîtres: il suspend la poursuite d'une cause inconnue: il s'interdit-même tout raisonnement, pour administrer l'antidote, dont l'expérience a signalé mille fois l'efficacité. C'est un spécifique: sa raison se tait; elle

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

s'humilie, devant ce mot magique. Il immole l'orgueil académique à la certitude du succès, sans doute aussi, au bonheur de sauver son semblable.

Eh bien, ce généreux sacrifice, si largement rémunéré par la grandeur, disons plus, par la sainteté du résultat, l'humanité le lui commande impérieusement, lorsque l'art dépose en ses mains des moyens surs, et infaillibles de terminer ses douleurs. Resteroit-il sourd à ses accens, lorsqu'elle lui signale elle-même la mine féconde, qui renferme les trésors de la spécificité? quoi! pour conquérir un peu d'or, source de tant de maux, des générations entières se sont ensevelies dans les entrailles de la terre, et l'homme redouteroit quelques souffrances fugitives, qui lui enseignent à conserver la vie, à maîtriser la mort! Eh! qu'a donc de si effrayant, cette épreuve, qui n'a encore coûté la vie à personne? Pour satisfaire un goût, contenter une sensualité, il n'est peut être pas un de nous qui n'ait subi une douleur, contracté une maladie, couru même un danger réel, sans que cette expérience ait ajouté à notre sagesse! le plaisir auroit-il pour nous moins d'attraits, pour être goûté sans le concours des sens? j'en appèle à l'héroïsme de ces hommes généreux, qui affrontent tous les jours la mort sur le redoutable théâtre d'une épidémie! quel doit être le fruit de cet héroïque dévouement? l'art de maîtriser une maladie, peut-il soutenir le parallèle avec l'art de les maîtriser toutes?

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Après avoir rappelé tout ce que jusqu'à ce jour a fait l'Homéopathie, examinons le partisan de cette doctrine, aux prises avec les maladies, au sein d'un vaste hôpital.

On connoît la grande distribution des maladies en deux classes tranchées, celle des maladies à caractère fixe et invariable, et celle des affections dont la nature varie journellement les formes. Dans le traitement des premières, les deux écoles, partageant les succès, jouissent des mêmes avantages. Elles ne raisonnent pas plus l'une que l'autre, sur le mode efficient de la guérison. Avec le kina, à l'aide du soufre, elles détruisent le type intermittent, elles effacent l'éruption psorique, sans autres frais d'esprit, que le souvenir de cet axiôme: le soufre et le kina sont spécifiques dans ces deux espèces de maladies. Ce n'est pas que l'on n'ait longtems recherché la connexion intime des spécifiques avec le mode pathologique qu'ils combattent! Ces investigations ne furent point heureuses, et peu s'en est fallu qu'elles ne nous ayent privés de beaucoup de moyens efficaces, en nous reportant du champ de la certitude dans celui de la conjecture. Quelques esprits curieux continuent à s'en donner le plaisir, sauf à rendre hommage à la spécificité, lorsque l'exercice de l'art les force à descendre de la région des rêves dans le domaine de la réalité.

Remarquons, en passant, que, si les deux écoles possèdent les mêmes armes contre les maladies à carac-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tères fixes, elles ne les manient pas toutes deux avec la même dextérité. Sans jetter le lecteur dans l'aridité des détails, je le prie de décider lui-même de quel côté se trouvent la simplicité et l'innocuité de méthode, et s'il ne préfère pas de conduire, ou d'être conduit lui même à la guérison par un grain de quinquina, plutôt que de l'obtenir au prix de quelques onces, qui, en enlevant la maladie naturelle, laissent souvent la maladie du remède.

Me voici arrivé à cette situation, où la médecine réguante attend le médecin homéopathe, et s'apprête à le plaindre d'avoir si peu de moyens à opposer à la multitude de nos maladies.

D'abord il proteste contre une multiplicité de causes, égale à celle des formes de nos maladies. Il faudroit ne pas connoître l'admirable et mystérieux lien qui unit nos organes entr'eux, et de composition matérielle et d'action vitale, pour se représenter chaque organe souffrant comme siège humoral ou dynamique d'une affection spéciale. Choisissons pour exemple, la fièvre intermittente, nommée pernicieuse. On sait que son miasme délétère, indépendamment du type qui ramène ses paroxismes à tel jour, à telle heure, et avec eux tous les symptômes généraux de la fièvre, peut s'exercer spécialement sur un organe noble, tel que le cerveau, la poitrine, l'estomac, le canal intestinal, d'où l'on voit dériver comme corollaires; le sommeil apoplectique, ou la toux, ou le vomissement, ou le dé-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

voiement. Personne jusqu'ici n'a imaginé de chercher un remède spécial à ces redoutables épiphénomènes, vers lesquels cependant doit converger toute l'attention du médecin. Quelle filiation de maladies contenues dans cette maladie mère ! et pourtant un seul médicament suffit pour les prévenir, ou les dompter.

Jusqu'à Hahnemann, on n'avoit pu se rendre compte de la vertu merveilleuse d'un remède surnommé spécifique. Il n'y avoit que son épreuve sur l'homme sain, qui pût nous révéler que ces substances médicinales spécifiques ne guérisent sûrement les maladies, que parce qu'elles en renferment le type, c. a. d. la singulière propriété de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il est désaccordé par la maladie elle-même, et d'enfanter les mêmes phénomènes morbifiques qu'elle produit. Voilà ce que, en fait de spécifiques connus et admis par l'école ancienne, la doctrine homéopathique sait mieux que sa rivale. Transportant en suite cette expérience à d'autres médicamens qui ne jouissent point du privilège de la spécificité, elle a fait ressortir de leur épreuve, (toujours sur l'homme sain) une foule de symptômes variés, dont la réunion, offrant l'image plus ou moins parfaite de nos maladies à caractère mobile, fit entrevoir la possibilité de soumettre ces derniers à la loi de la spécificité, avec la même certitude que lui sont subordonnées les affections, dont les formes sont permanentes, et le caractère invariable. Dès lors, changeant de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

point de vue et d'observation, l'Homéopathie, au lieu de chercher son remède dans la cause cachée et inconnue des symptômes, cherche dans les médicamens éprouvés une maladie semblable à celle que lui présente la nature. La similitude des symptômes ne lui permettant pas de douter de la similitude de la cause, elle fait choix du médicament générateur de ces phénomènes, et son emploi anéantissant la maladie, elle en conclut légitimement que ce remède, enlevant les symptômes, comme le kina enlève ceux de la fièvre d'accès, jouit et doit jouir du caractère de la spécificité.

Ces résultats importans une fois obtenus, on voit combien perd de son importance cette grande démarcation des maladies, en maladies fixes, et en maladies mobiles. Elle a même ses dangers, en tant qu'elle semble dispenser l'homme de l'art de toute recherche ultérieure, lorsque la maladie à traiter, porte l'enseigne de la fixité. Mais quel praticien n'a pas remarqué que ces affections à caractère prétendu fixe sont quelquefois si différentes d'elles-mêmes, que le remède qui en a triomphé vingt fois, se trouve quelquefois, devant elles, sans aucune efficacité? C'est ainsi qu'on a vu fréquemment la fièvre intermittente résister au kina le mieux administré. N'est-il pas vrai aussi que le soufre ne guérit pas toujours la gale? Combien de siphilis ont bravé le mercure prudemment employé? Si l'Homéopathie n'avoit que la belladonne à opposer

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à l'hydrophobie, elle verroit souvent échouer ses efforts, qu'elle varie selon les variétés qu'elle a remarquées, auxquelles elle oppose des spécifiques qui varient comme elle. La pomme épineuse et la jusquiame en renferment chacune une espèce.

L'avantage qui ressort de cette démarcation, est de fixer à l'instant même le point de départ de la pensée médicale et son objet, tandis que l'une et l'autre restent quelque tems indéterminées, en face des affections, qui sont dépourvues de l'empreinte de l'uniformité. Le spécifique, réclamé par la première de ces maladies, s'offrira plus vîte à l'intelligence de l'homme de l'art, parce qu'il est aussi, comme le mal auquel il convient, plus isolé dans la matière médicale, au milieu de laquelle se cache davantage le médicament qui répond spécifiquement aux maladies de la seconde classe. Mais l'une et l'autre affection doit subir le parallèle des symptômes médicinaux et des symptômes naturels. Il n'est aucun moyen d'échapper à la nécessité inévitable de ce travail, dans lequel désormais le médecin doit reporter tout le tems qu'il perd à rechercher ce qu'il ne trouvera jamais, je veux dire, la cause efficiente et cachée du mode pathologique.

Maintenant qu'il est démontré que les formes multiples de nos maladies n'entraînent pas nécessairement un nombre égal de causes spéciales, et l'Homéopathie jouissant déjà de la possession d'une centaine de médicamens éprouvés, propres à produire une grande

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

partie des symptômes qui accompagnent nos maladies, que devient cette jactance de l'allopathie au sujet de ses richesses médicales, et que penser de cet apitoiement de sa part sur la prétendue indigence de la médecine homéopathique?

Une épidémie varioleuse éclate: avec le vaccin, l'allopathie préserve toute une génération. Mais que l'épidémie soit scarlatine, que fera-t-elle pour en préserver, ou la terminer heureusement, si elle est maligne? L'Homéopathie, qui sait que la Belladonne en garantit, et la simplifie, quand elle est déclarée, borne son traitement à l'emploi de ce remède. Refusera-t-on d'en convenir aujourd'hui, lorsque toute l'Allemagne, il y a 20 ans, a rendu hommage à cette vérité? Certes, il y a quelque gloire à maîtriser le typhus qui marche à la suite des armées. C'est un beau sujet d'épreuve, pour constater l'efficacité d'un remède, comme pour signaler le génie de la doctrine qui le conseille! On ne contestera pas à Hahnemann le succès brillant dont il a couronné l'Homéopathie, lorsque, en 1813, avec la *Bryone* et le *rhus toxicodendron*, il arracha, dans les plaines de Leipzig, une foule de victimes à la mort, à laquelle les livroit la recherche de la cause interne. Et ces 23 malades, en proie à une fièvre maligne qui désoloit la contrée de Lauterbach, dans l'électorat de Hesse! n'est-ce-pas avec deux ou trois médicamens déclarés spécifiques par nos épreuves, que l'habile médecin RAU, non seulement les sauva, mais encore leur

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

restitua la santé avec une célérité qui tient du miracle, tandis que l'allopathie en perdit beaucoup, et ne rétablit qu'avec une lenteur désespérante, ceux qu'elle sauva. Ces faits sont consignés dans un ouvrage que son auteur, en lui rendant hommage, a dédié à l'Homéopathie. Peut être ne trouvera-t-on pas ces faits assez concluans, les maladies citées se rapprochant trop encore des affections à caractère immuable.

On ne fera pas, sans doute, la même objection contre les maladies de nos différens systèmes. Quoi de plus varié que la diathèse inflammatoire, et la diathèse bilieuse? l'une et l'autre prennent toujours la physionomie du tempérament qu'elles affectent, comme aussi elles ne manquent pas de s'exercer sur les organes qui sont frappés d'une débilité relative. On connoît l'influence de l'âge sur la détermination des courans sympathiques de la sensibilité et de l'irritabilité. Certes, s'il y a quelque chose de mobile dans l'économie animale, se sont les affections de ces deux genres. Depuis l'inflammation cérébrale jusqu'à la plus légère érésypèle; depuis le typhus le plus nerveux jusqu'à la synoque la plus simple, à quoi ne répond pas la pharmacie homéopathique, dont tout le volume ne dépasse pas l'ampleur de la poche du médecin? L'aconit n'a-t-il pas remplacé la saignée? La Belladonne, le mercure noir, ne guérissent-ils pas les éruptions du cuir chevelu, les écoulemens par les yeux, le nez, les oreilles, aux-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quels l'enfance est si sujette, mieux que toutes nos lotions, vésicatoires, cautères, et tous les dépurans dont on inonde ces petits malades bien entêtés. Contre leurs rhumes si opiniâtrément catharreux, contre le croup lui-même, qui désespère tous les jours l'allopathie, qu'à-t-elle à offrir qui puisse remplacer le soufre, et le foie de cette substance.

Et le système lymphatique et glanduleux qui, pendant la longue période de la croissance, donne tant d'alarmes aux parens, et tant de soucis au médecin! Où trouver l'équivalent de ce même mercure, de cette même Belladonne, pour désobstruer ce système, toujours voisin de l'engorgement, par suite de l'extrême prépondérance d'action de l'organe nutritif?

Devenu adulte, l'homme en changeant d'âge, ne fait que changer de maladies. Après avoir été, dans les deux premières périodes de sa vie, tributaire de la pituite et du sang, il lui reste à subir le joug de l'humeur, qui imprime à tous ses organes le caractère de roideur et d'inflexibilité. Elle donne, à la vérité, le complément à son existence, mais lui fait acheter cette perfection au prix d'une foule d'accidens, causés par l'abondance ou l'altération de la bile. Ici encore, l'Homéopathie n'est point en reste vis-à-vis de l'humanité souffrante. La camomille, la Bryone, ne décomposent-elles pas de suite les appareils bilieux les plus menaçans? La première, lorsque la tête et le ventre ont le plus à se plaindre de la fermentation de cette

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

humeur brûlante, la seconde, lorsqu'elle exerce ses ravages sur l'organe pulmonaire, sous le nom de pleurésie bilieuse, la plus commune de toutes les maladies de cet organe?

Je pourrois parcourir tous les systèmes de l'économie animale, et montrer la médecine réformée, prête à tendre une main secourable et libératrice à la plus petite fibre tirée, par la douleur, hors de son accord harmonieux, en dépit du petit nombre de ses moyens libérateurs. Je ne fais qu'effleurer une matière que des expériences consommées approfondiront un jour. Toutefois je ne la quitterai pas, sans dire un mot, en passant, de l'aptitude de l'Homéopathie au traitement des affections qui touchent de plus près au système nerveux.

On ne sauroit compulser le recueil des cures opérées par la médecine réformée, sans être frappé des services importans que la nouvelle méthode curative a rendus à la partie la plus belle, comme la plus nerveuse du genre humain.

A l'âge pubère, où son sexe la distingue si éminemment du nôtre, commencent ces tiraillemens, ces étouffemens, ces crampes de bas ventre, dont l'utérus est la source. Plus tard se font sentir les incommodités de la grossesse, où l'estomac a tant à souffrir, sans que nous ayons d'autre soulagement à lui offrir, que l'assurance que ces maux finiront à la moitié du terme de la gestation. Il achète le bonheur de la mater-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nité, souvent au prix du plus grand danger que puisse courir une femme nouvellement accouchée, l'hémorrhagie utérine.

Pour guérir ces affections, pour conjurer rapidement ces dangers, l'Homéopathie n'a-t-elle pas trouvé dans la pulsatille, dans la fève de St. Ignace, l'image fidèle de tous les symptômes qui les accompagnent? Le safran et le fer, que nous administrons encore tous les jours, pour faciliter l'écoulement menstruel, n'ont-il pas maîtrisé des hémorrhagies, que quelques instants de plus auroient rendues mortelles. Il n'y a pas jusqu'à la camomille, dont la routine la plus aveugle inonde sous nos yeux, et souvent par nos ordres, les nouvelles accouchées, qui ne possède cette vertu. Contradiction bien frappante entre les vertus supposées des médicamens, et celles uniquement vraies, signalées par les épreuves sur l'homme qui jouit de la santé, et qui, en usant de ces remèdes, la perd, pour contracter les maladies dont nous venons de parler.

Et les tourmens des premiers jours de la vie, où cet enfant, qui vient de doubler son bonheur, continuellement irrité, sans qu'on puisse en découvrir la cause, nuit et jour ne peut goûter le repos, et en prive complètement sa mère. Qui eut jamais cru que ces angoisses trouvent leur spécifique dans le séné, le jalap, et la rhubarbe, dont jusqu'ici nous n'avons su faire que de dégoutans purgatifs? et l'on balanceroit encore d'explorer les vertus des médicamens sur

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'homme sain, lorsque ce sont ces expériences qui ont amené de si brillans résultats!

Que les adversaires de ce procédé essayent, une fois seulement, de prendre pendant quelques jours de petites doses de rhubarbe, ils ne tarderont pas à s'apercevoir que l'anxiété, la chaleur, l'insomnie, ont déplacé le calme, la fraîcheur et le doux sommeil, dont ils jouissoient.

On a peine à comprendre que la médecine ait, de tems immémorial, administré des remèdes à ses malades, sans songer à distinguer leur effet primitif, de celui qu'on appelle secondaire. C'est pourtant là qu'étoit le noeud Gordien, que Hahnemann vient de délier!

Il ne se peut cependant, qu'on n'ait point aperçu la différence qui les sépare, mais on n'en a tenu compte, que pour l'exclure des procédés thérapeutiques, attendu son opposition à l'axiôme régulateur de ces procédés: *contraria contrariis curantur*. Qu'avoit à faire de cet effet primitif, une doctrine qui place dans la palliation de nos maux, sa principale indication? On voit que la médecine prit naissance dans le coeur humain, plus occupé de compâtir aux maux de l'humanité, que l'esprit ne le fût d'y réfléchir. C'est la distraction du sentiment qui empêcha, sans doute, de remarquer qu'une boisson chaude ne réchauffe que pour un instant un corps refroidi, tandis qu'un verre d'eau froide, après l'avoir fait frissonner un peu plus, ra-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nime promptement ses membres engourdis. J'habite un pays froid, où le thé est en honneur, comme boisson de luxe, et comme médicament. Je le vois offrir, je l'entends appeler, à chaque instant, au secours de la plus légère sensation de froid. Je n'ai pas vu qu'il préservât de la maladie les personnes véritablement refroidies, tandis que j'ai souvent remarqué que le petit nombre de personnes que l'instinct porte à le boire, lorsqu'elles sont accablées de fatigue et par la chaleur, trouve dans cette boisson, avalée brûlante, un sentiment délicieux de délassement et de rafraîchisement. Que fait le voyageur, qui marche sous le soleil brûlant du midi? la sueur ruissèle sur son corps, ses jambes fléchissent, sa langue est sèche, son haleine brûlante. Il n'aspire qu'à boire, pour réparer la perte que la sueur lui a causée. Une source d'eau vive est à ses côtés, qui lui offre sa fraîcheur voluptueuse. Au lieu d'y puiser un instant de bonheur, qui peut lui coûter la vie, il avale quelques gouttes d'esprit de vin, dont il est promptement ressuyé et restauré. Qu'on fait les deux personnes qui font le sujet de ces exemples? de la médecine homéopathique. Il y avoit vraiment maladie chez l'une et l'autre; on ne disputera pas sur le degré. On ne contestera pas davantage au thé et à l'esprit de vin, une vertu primitive échauffante. Les deux malades ont opposé cet effet primitif à des symptômes semblables à cet effet, et la guérison de l'un et de l'autre s'en est suivie. Il est donc bien vrai que le mal

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

guérit le mal, c'est-à-dire, que la loi homéopathique est le vrai mode de guérison de toutes nos maladies.

Il peut arriver pourtant, on ne sauroit le taire, que dans l'insuffisance de sa matière médicale, dont la prévention retarde l'enrichissement, le médecin homéopathe rencontre des formes pathologiques qui ne soient pas représentées par les médicamens connus. C'est ainsi, par exemple, que toutes les espèces d'hydropisie ne sont point encore réfléchies par les tableaux des symptômes médicamenteux. Dans ces cas rares, et qui le deviendront toujours davantage, à mesure qu'on explorera les médicamens, il reste loisible à l'homéopathe de faire quelquefois ce que la médecine allopathique se permet tous les jours, c'est-à-dire, de tâtonner, et d'employer des remèdes incertains, si mieux il ne préfère d'imiter le père de la médecine, qui se contentoit d'éloigner du malade tout ce qui pouvoit aggraver son mal. Plus d'un observateur l'a déjà remarqué: les contrées, privées des secours de la médecine, ne sont pas plus fécondes en trépas, que les lieux éclairés par son flambeau. Si, dans cette résolution humaine, le médecin ne trouve point un sujet de gloire, du moins sa conscience y puisera-t-elle l'absence du remords, et la paix de l'âme. C'est toujours quelque chose.

Espérons que l'exemple du docte professeur de Berlin ne restera pas sans imitateurs. C'est au milieu des glaces de la vieillesse, et sous le poids des lauriers dont sa longue et brillante carrière est couronnée, qu'il

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tend une main fraternelle à l'Homéopathie.(*) Hufeland, en donnant l'accolade à la réforme médicale, ne renonce point pour cela à l'héritage de nos pères, ni à ses propres acquisitions. L'Homéopathie n'en a jamais demandé le sacrifice. Si la doctrine homéopathique enrichit notre école par des préceptes qui régulariseront l'enseignement et l'exercice de l'art, l'allopathie, à son tour, ne lui a-t-elle pas fourni les élémens dont elle a tiré sa propre existence? L'allopathie, depuis l'origine des siècles, étoit enceinte de l'Homéopathie, mais à son insçu.

L'Homéopathie, toujours à la veille de recevoir le jour, fut sans cesse repoussée dans le néant, parce que son germe n'étoit pas complètement fécondé. Comme

---

(*) Il y a quelque chose d'élevé, dans le procédé du Docteur Hufeland, qu'on ne sauroit trop admirer! il tempère un peu l'amertume que fait éprouver la conduite du premier médecin d'une autre cour d'allemagne, qui prétend à la célébrité. Elle est célèbre, en effet, la haine jalouse, qu'il porte à la doctrine homéopathique, ainsi qu'à son illustre auteur. Il s'en est bien peu fallu que la religion du plus juste des souverains ne fut surprise. Oui, l'Homéopathie fut un instant menacée de réprobation dans ses principes, et de proscription dans son exercice. La justice royale voulut attendre le jugement de l'opinion. qui ne fit entendre aucune plainte contre une doctrine qui a tant à se plaindre de ses ennemis, auxquels elle ne répond que par des succès. La tolérance royale en fut le prix. Je mêle cette fleur à toutes celles que la reconnoissance et l'amour répandront longtems encore sur la tombe d'un monarque, qui fut le père de son peuple.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ces divinités mystérieuses, voilée dans le sanctuaire de la nature, et cachée dans les obscurités de la science, l'Homéopathie régloit les opérations de la première, et dirigeoit les pas de la seconde, sans être aperçue. Elle étoit comme une sorte d'instinct, qui présidoit à sa conservation, comme celui qui veille sur l'enfance de l'homme. Ce n'est que plus tard que la raison vient le remplacer, pour nous confier à-nous mêmes le soin de notre propre direction. L'âge de majorité vient de s'ouvrir pour la médecine, car ce n'est que depuis la naissance de l'Homéopathie, qu'elle comprend ses propres oeuvres, et qu'elle peut s'en rendre compte. Tous les tems qui l'ont précédée (l'aveu en est pénible) ne peuvent être considérés que comme des tems d'enfance. C'est ainsi qu'après un premier enfantement, on voit la jeune femme, naguère encore débile et peu développée, achever, en donnant le jour à son semblable, son accroissement, et, compléter son existence.

CURES HOMÉOPATHIQUES.

Premier cas.

Une femme de 26 ans, d'une constitution sanguine, nourrice d'un enfant de trois mois, étoit, depuis ses couches, affectée d'une inflammation humide des yeux. D'abord elle s'en étoit remise à la nature qui, n'ayant rien fait pour sa guérison, la força de la chercher dans les ressources de notre art. Les sangsues, vésicatoires et collyres, furent employés inutilement, quoique l'action de ces divers remèdes fut aidée par les déri-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vatifs et les purgatifs. Encore une fois, elle s'en remit au tems et à la nature, du soin de sa guérison. Le mal alloit toujours croissant, et finit par se communiquer à son enfant. Dès lors l'amour maternel l'emporta sur l'amour de soi-même. Elle accourut chez moi, pour me montrer les yeux de son enfant et les siens. Voici le tableau fidèle de l'une et l'autre affection.

Portrait de la maladie.

Les paupières sans gonflement étoient d'un rouge sombre. Une chaleur, qui tenoit de la brûlure, s'y faisoit sentir, et causoit des démangeaisons insupportables. Les tarses boursoufflés tendoient à se renverser. La conjonctive n'étoit que légèrement altérée dans sa forme, comme dans sa couleur, et l'extrême sensibilité des yeux ne supportoit pas le moindre contact de la lumière. Le larmoyement étoit continuel, et les larmes si brûlantes, que l'on en remarquoit l'impression sur les joues. Le contact de l'air frais aggravoit beaucoup ce symptôme. A ces accidens locaux se joignoit une forte douleur de tête, spécialement au front. La malade ne pouvoit se baisser, sans la sentir s'accroître considérablement, et sans courir les risques de tomber, par suite du vertige que cette inclinaison amenoit. La face habituellement colorée étoit fouettée de taches d'un rouge pourpre: les oreilles bruissoient, les artères battoient fortement. La soif étoit vive et permanente, l'appétit passable. La poitrine étoit intacte, le ventre libre, mais les reins douloureux. Les

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

urines foncées, la peau chaude et sèche. Dans ce corps riche de jeunesse, de force et de sang, étoit logée une ame douce et patiente.

Son nourrisson, offroit à l'observation, la même maladie locale, avec un degré de moins d'intensité. On pouvoit juger du degré d'irritation de ses yeux, au besoin qu'il éprouvoit de les frotter, ce qui en augmentoit la chaleur et la rougeur.

Thérapie.

Déjà le lecteur, familiarisé avec les symptômes de nos médicamens éprouvés, a deviné que la Belladonne renferme tous ceux qui caractérisent ces deux affections. Ils y sont, en effet, réfléchis d'une manière parfaite. Un octillionième de la goutte primitive de cette substance les fit disparoître dans l'espace de trois jours. Je laissai au remède toute sa durée d'action. Le huitième jour, il ne restoit de la maladie qu'une foiblesse dans les tarses, et trop de sensibilité encore à l'impression de la lumière. D'ailleurs, plus de douleur de tête, de chaleur à la face, ni de soif. Le mercure noir de Hahnemann, répondant dans ses symptômes aux symptomes restans du mal, j'en administrai la millième partie d'un grain, à laquelle ils cédèrent. Le dixième jour du traitement fut le dernier de cette affection, qui avoit résisté aux secours ordinaires de l'art.

On s'attend à voir la relation de la cure de la mère, suivie de celle de la guérison de son enfant. Cette cure fut opérée, sans qu'il fut nécessaire d'opposer un

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

traitement à la maladie. L'enfant, encore au sein de sa mère, puisa sa guérison dans le lait dont elle le nourrissoit, sans doute à l'aide de la communauté d'humeurs avec elle.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer le mode de communication de ces deux organismes. Qu'il me suffise d'observer qu'il ne doit pas être plus difficile à la nature de transmettre de la mère à l'enfant le mode de curation, que celui de l'infection, dont on ne sauroit révoquer en doute les nombreux exemples. Doit-on en faire les honneurs aux fluides, participant, comme les solides, à l'impression médicamenteuse? ou bien la solution de continuité cesse-t-elle, lorsque l'enfant, saisissant le mamelon de sa nourrice, s'unit assez intimement avec elle, pour que les deux organismes n'en fassent plus qu'un? l'une et l'autre opinion semblent avoir le même poids.

Si le sang, comme l'a dit Bordeu, n'est qu'une chair coulante, pourquoi ne partageroit-il pas le principe vital avec les solides, à la composition desquels il concoure immédiatement? On m'objectera sans doute, que la nature ferme toujours l'entrée du sang à toute substance qui, de son essence, n'est point propre à s'identifier avec lui, et que, si le poison a pû, par une force qui lui est étrangère, être introduit dans l'estomac, il suffit de remarquer ses efforts convulsifs, afin de le rejeter, pour être convaincu, qu'une alliance n'est possible entre-elle et le poison, autrement que

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

par l'impression des contacts avec la fibre sensible, phénomène dynamique et producteur de tous les changemens matériels qui frappent nos yeux.

Je l'avoue, cette explication est plus satisfaisante, en tant qu'elle centralise l'action de la vie sur les organes qui paroissent en être doués à un degré plus éminent. Mais est-ce bien pour simplifier l'administration et le gouvernement de l'économie animale, que nous nous plaisons à voir ce gouvernement tout entier dans la puissance motrice, ou bien n'y auroit-il pas, de notre part, le besoin de fournir un point d'appui à la foiblesse de notre intelligence, pour laquelle la vie des fluides est moins connue, et moins apercevable? On ne sauroit en disconvenir, c'est le moûle qui donne les formes à la matière. Mais il ne doit pas être tout à nos yeux, lorsque ces derniers sont forcés de reconnoître une réaction de cette matière imprégnée de vie, sur le mobile qui lui a imprimé le mouvement. Quelle est la mesure dans laquelle ces pouvoirs ont été pondérés? Voilà un beau sujet de spéculation, de rêves même, pour le physiologue que ne contient aucune barrière, pour le pathologue qui veut prendre parti pour les solides ou pour les fluides, comme principes générateurs de nos maladies.

Il est fort à craindre qu'une solution satisfaisante de ce problème ne se fasse attendre longtems encore, si nous en jugeons par le peu de succès de nos efforts depuis deux mille ans. Où en seroit l'humanité, si la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

science en avoit besoin, pour être utile? N'est-ce pas un peu pour cela que nous sommes encore si fort arriérés, malgré nos immenses travaux, et le riche héritage de nos pères! L'espérance nous reste, il est vrai, et les plus brillans souvenirs s'y unissent, voilà tout notre avoir. Mais le plus glorieux souvenir vaut-il la plus simple réalité? Dépouillons plutôt tout ce clinquant, qui déjà n'en impose plus à personne! Cessons d'abandonner la réalité, pour poursuivre une chimère! Cessons d'endormir nos malades avec un espoir que notre esprit ne conçoit pas, et qui n'a de fondement que dans notre coeur! Cessons surtout, de nous énivrer de louanges, au sujet de guérisons, auxquelles nous n'avons fait qu'assister, lorsque toutefois notre aveugle et téméraire activité ne les a pas retardées encore! Et, au risque de recueillir moins de reconnaissance pour un service, qui ne peut se grossir des douleurs qui précèdent et accompagnent la crise, abrégeons le mal, rétrécissons la carrière des souffrances, et raffermissons la vie, avant qu'elle ne soit ébranlée dans ses fondemens.

On ne sauroit se le dissimuler, cette réforme aura sur la considération dont jouit le médecin, une influence inévitable, déjà pressentie par ses adversaires, c'est que l'art ne peut manquer de dépouiller l'artiste. Une bonne partie du mérite du médecin sera transportée à la médecine, par opposition à ce que nous voyons tous les jours, je veux dire, la médecine jouée,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plaisantée comme un art conjectural, un art de divination, tandis que celui qui l'exerce est l'objet de tous les hommages. Il est difficile de rencontrer un contre-sens plus parfait, et cependant il se fait remarquer à tous les instants. Mais l'esprit humain n'est point incorrigible. La raison universelle ne peut tarder de confondre l'art et l'artiste dans un même sentiment, celui du respect et de l'admiration pour une science qui, pour enfanter des prodiges, a besoin de l'esprit et du coeur de celui qui en a fait une étude profonde, et qui, en l'associant à ses bienfaits, l'associe nécessairement à sa destinée glorieuse.

Deuxième cas.

Une pauvre femme, âgée de 46 ans, vouée par la misère et le besoin de nourrir plusieurs enfans, aux travaux les plus pénibles, étoit saisie presque tous les jours de crampes à l'estomac, qui se terminoient par le vomissement. L'estomac délivré, la poitrine se prenoit d'oppression. Elle étoit forcée de se coucher, et quelques heures de sommeil mettoient fin à son mal. Quoiqu'elle ne put manger, sans donner lieu au retour de ces accidens, elle les éprouvoit néanmoins, lorsqu'elle étoit à jeun, d'une manière, à la vérité, moins violente. Elle maigrissoit et perdoit ses forces. Une soif vive, et la constipation se joignoient aux symptômes énumérés. Ses nuits étoient tranquilles; le sommeil seul sembloit soulager son mal. Le réveil lui donnoit l'illusion de la santé. Elle recommençoit sa journée

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

manouvrière, avec alacrité. Il n'en étoit pas de même des soirées, où elle éprouvoit une fatigue extrême, des frissons, de la chaleur à la tête. Une courbature générale caractérisoit la fin du jour. Cet état duroit depuis quelques semaines, sans qu'elle eut pensé qu'il étoit un remède à ses maux. Le hasard voulut que je la rencontrasse, en visitant un malade dans la maison où elle servoit. Avec la gêne, presque honteuse, de quelqu'un qui demande un service qu'il ne pourra reconnoître, elle me demanda du soulagement. Voici le traitement que je lui fis.

Thérapie.

N'ayant rien à réformer dans son régime, que son état de pauvreté rendoit journellement diététique, je lui administrai incontinent la quadrillionième partie d'une goutte de pulsatille. L'effet primitif du remède, correspondant aux heures de l'accès qui arrivoit ordinairement peu de tems après le diner, fut marqué par des douleurs plus vives, et un vomissement plus prolongé. Elle passa presque toute cette journée au lit, tantôt frissonnant, tantôt se plaignant de beaucoup de chaleur, tantôt accusant l'estomac, tantôt la poitrine, de lui causer des douleurs violentes. Elle se releva trois fois, pour aller abondamment à la garde robe, avec un soulagement notable. Enfin le sommeil vint suspendre toutes ses douleurs. Le lendemain elle passa la matinée à craindre le retour de l'accès, qui deux fois parut vouloir éclater, mais n'en eut pas la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

force. Elle ne les éprouva plus, mais je ne dois pas oublier de dire que le type de périodicité ne fut effacé qu'après l'espace de huit jours. Chaque jour, durant toute cette semaine, un malaise général, provenant de l'estomac, signaloit l'heure à laquelle les paroxismes avoient coutume de revenir. Le ventre s'étant resserré, et la soif n'étant point entièrement éteinte, il devenoit nécessaire d'employer la noix vomique, qui répondoit à ces deux symptômes, pour les maîtriser. Depuis ce tems, la malade jouit d'une santé parfaite.

Sans parler de la célérité qui a marqué cette cure, et que l'allopathie eut eu de la peine à imiter, qu'on me dise si, à moins d'une charité toute particulière, dont les occasions sont trop nombreuses pour pouvoir être exercée tous les jours par l'homme de l'art, qu'on me dise si cette malheureuse ne sembloit pas réservée à la mort, ou à l'infirmité, dans l'indigence où elle vivoit! et l'on hésiteroit encore à donner la préférence à un mode de guérison qui réunit à la promptitude et à la douceur, l'inappréciable avantage de rendre la bienfaisance si facile!

Non, j'ai meilleure opinion de mon siècle. Je ne ferai pas à mes collègues l'injure de les croire plus asservis au préjugé, plus dominés par l'amour propre, plus esclaves enfin de l'habitude, que le reste des hommes. Ne vit-on pas nos pères, quand la circulation du sang fut démontrée, abandonner les erreurs de *Galien*, pour embrasser la doctrine de *Harvey*? qui croit encore au-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jourd'hui que le soleil tourne autour de la terre ? continuera-t-on longtems encore de croire que la curation des maladies ne peut s'opérer sans la connaissance de la cause interne, que la nature cachera toujours à nos yeux, et de refuser d'admettre l'imprescriptible vérité d'une loi écrite dans chaque guérison, je veux dire, l'opposition des symptômes semblables, et la nécessité de l'aggravation du mal, avant qu'il ne disparoîsse.

Troisième cas.

Une homme de 30 ans, d'une constitution bilieuse, d'un caractère sombre et colérique, fut infecté, il y a un an, d'une siphilis composée de chancres et d'un bubon. Ces symptômes disparurent sous l'influence d'un traitement dirigé sur les règles de l'école ancienne. Le malade se croyant guéri, rentra dans ses occupations ordinaires, dans son régime accoutumé. A l'approche de l'hiver, quelques mois après sa guérison, il fut saisi d'un mal de gorge que l'on fit disparoître par des gargarismes aidés des purgatifs. Le mal revint quelque tems après, et montra cette fois plus d'opiniâtreté. Le regardant toujours comme un symptôme de refroidissement, son médecin continua de le combattre avec des remèdes généraux. Cette fois encore, il céda à leur influence. Une seconde récidive eut ramené le même diagnostic, si la nature, souvent plus sage que l'art, n'eût associé à cette esquinancie troisième, un ulcère chancreux qui s'ouvrit à la place occupée précédemment par le même mal. Cette der-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nière fois, il n'y eut plus moyen de douter de la nature du mal de gorge. Appelé pour entendre ce que je viens de dire, je fus chargé du traitement, que j'exécutai, après avoir pris de la maladie le signalement suivant.

Tableau de la maladie.

Les amygdales sont rouges et gonflées, mais on n'y voit aucune trace chancreuse. La déglutition est douloureuse. Une oreille éprouve des élancemens, qui font tressaillir le malade. La tête est lourde, et le sommeil agité ; la soif est ardente, et l'appétit nul, la poitrine brûlante ; le sang paroit y fermenter, au dire du malade. Il n'y a point de toux. L'estomac fournit des renvois aigres et amers. L'haleine est infecte, et il a lui-même un goût d'oeufs pourris à la bouche. Le ventre est constipé et les reins douloureux; les urines rouges, sédimenteuses. Mais de tous les symptômes, le plus fatiguant pour le malade, est une courbature générale, et une telle lourdeur du corps, une telle pesanteur des extrêmités, qu'il peut à peine remuer les membres. La plaie chancreuse, située à la couronne du gland, est profonde et d'une médiocre sensibilité. Le malade est tourmenté jour et nuit d'une chaleur brûlante, qui le porte à se découvrir, mais il n'ose rester exposé à la fraîcheur de l'air, sans sentir augmenter ses douleurs. Les nuits sont plus mauvaises que les jours. L'humeur du malade est aigre et impatiente.

Thérapie.

Nul doute que ces symptômes ne relevassent de la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

siphilis non éteinte. Les causes occasionnelles ne sont point à négliger, quoiqu'il faille bien s'en passer, quand leur connoissance est impossible à obtenir. Sans doute, les antécédens disoient que le mercure étoit ici spécifique. Il étoit réclamé spécialement par l'ulcère chancreux du gland, situé dans le lieu propre de la primitive affection. Mais si ce symptôme avoit manqué, n'étoit-il point de moyen d'arriver au choix du mercure? ce qui n'eut été qu'une suspicion, peut-être, pour l'allopathie, cessoit d'être embarrassant pour l'Homéopathie. Cette dernière, comme on sait, cherche la cause de nos maux dans la conformité des maladies naturelles avec les maladies médicinales, et, la tête meublée des symptômes des médicamens, elle entrevoit cette conformité plus facilement que la médecine ordinaire ne devine la cause interne, à laquelle elle s'attache.

En mettant les symptômes mercuriels en regard des symptômes de la maladie ci-dessus décrite, on ne peut pas n'être point frappé de leur parfaite ressemblance. Le mercure noir fut administré à la dose d'un centième de grain, dose qui me paraissoit en harmonie avec la robuste constitution du malade. Cette dose, si ridiculement petite aux yeux de l'allopathie, étoit immense, si j'en juge par ses effets. Le malade subit pendant trois jours une aggravation qui lui eût donné de l'inquiètude, s'il n'eût été prévenu. Les douleurs de ses membres lui arrachèrent involontairement

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des plaintes. Il n'eut de compensation que dans la liberté du ventre et celle de la déglutition, dont il fut gratifié dans les premières vingt quatre heures. Mais le quatrième jour fut pour lui un jour d'enchantement. Cet homme, qui pouvoit à peine se remuer dans son lit, fut en état de faire en plein air une promenade qui lui fit autant de bien, que de plaisir. Depuis ce moment, tous les accidens ont disparu avec une célérité qui tient du prodige. Le huitième jour, il ne restoit de la maladie, que la plaie du gland, dont la couleur rose, et la bonne qualité du pus promettoient une prompte cicatrisation, qui, en effet, eut lieu dans les jours suivants. La quinzaine écoulée, je réitérai le remède, mais cette fois à la dose d'un millionième de grain, lequel fut encore assez vivement senti. Son effet fut de faire éclater à la peau du visage et sur les membres, de petites dartres sèches, accompagnées de démangeaisons. Doit-on les considérer comme une crise matérielle de la maladie, ou bien ce symptôme étoit-il purement mercuriel? Je m'arrêtai à cette dernière pensée, et recourus aux antidotes du mercure. Quoique le foie de soufre possède ce privilège à un haut degré, je donnai la préférence à la salsepareille, dont j'administrai une goutte pure de la teinture de cette racine. Mon indication fut pleinement remplie. Les dartres en furent avivées, rougies et rendues brûlantes. Après cet accroissement, qui ne dura que deux jours, la peau se nettoya, et quelques jours après, il ne restoit pas vestige du mal.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Il n'est aucun parallèle à établir entre la simplicité, la promptitude, la solidité, la parcimonie de cette cure, et les frais nombreux d'esprit, d'argent et de tems, qu'elle eût exigés dans les sentiers battus de la routine. Je laisse au lecteur le soin de peser cette différence.

Quatrième et dernier cas.

L'observation suivante peut, au premier apperçu, paroître peu essentielle, mais les circonstances qui l'accompagnent, lui communiquant de l'importance, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de la rapporter.

C'est une mère nourrice de son enfant âgé de quatre mois, qui souffroit depuis quelques semaines de ce qu'on appèle une rage de dents. On sait avec quelle facilité, souvent puisée dans le désespoir, on se décide à faire extraire une dent qui cause de violentes douleurs. Le sujet de cette observation montroit pour cette opération une répugnance fondée sur le préjugé, que la dent de l'oeil ne peut être extraite, sans compromettre cet organe. Les choses en étoient arrivées au point que les douleurs et élancemens de la dent avoient fini par embrasser toute la tête, sur laquelle le lait, qui diminuoit dans les seins, étoit appelé par la force attractive de l'irritation dentaire. Néanmoins au milieu de ces dangers, que je ne dissimulai pas, espérant par là amener une détermination à l'opération, j'avois la douleur de voir la malade persister dans l'opiniâtreté de son refus. Tous les moyens extérieurs,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

compatibles avec l'état de nourrice, avoient été infructueux, et l'opération de l'extraction paroissoit d'autant plus nécessaire, que la dent étoit très cariée. Forcé de renoncer à ce moyen de salut, j'invoquai l'Homéopathie. La noix vomique offrant l'image de la presque totalité des symptômes que j'avois à combattre, j'administrai une sextillionième partie de la goutte primitive de la teinture spiritueuse de cette substance. Après une heure de souffrance, exaltée par le médicament, la malade s'endormit, et passa trois jours sans ressentir de douleurs. Le quatrième jour elles reparurent, mais avec moins d'intensité. Le remède fut renouvelé, et cette fois la guérison fut durable.

Si la première dose n'enleva pas entièrement le mal, la faute en est, sans doute, à ce que la malade avoit pris du café le jour même où elle lui fut administrée, ce qui en neutralisa promptement l'effet. Je le savois, avant de procéder au traitement; mais je n'avois pas le tems d'attendre. La seconde dose fut plus heureuse, parce que la malade n'associa au remède aucune impression médicamenteuse.

Voilà peut être de grands dangers, conjurés par deux atômes médicinaux! Je demande ce que l'allopathie eut fait en pareille circonstance? L'excuse, à la vérité, est dans l'obstination du malade, qui refuse une opération libératrice. Mais la doctrine qui offre une choix de moyens conservateurs, ne mérite-t-elle pas une attention particulière? Il est encore assez commun

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de rencontrer des hommes qui préfèrent la mort à une opération. Les en dispenser, c'est leur sauver la vie. Et, pour ceux que la nature gratifia du courage, n'est-ce pas embellir la médecine d'un charme de plus, que de chercher à diminuer le nombre des opérations, et de les rendres inutiles dans beaucoup de cas?

Il n'appartient pas encore à la médecine réformée de se vanter d'une grande prééminence sur ce point. Mais elle laisse entrevoir dans le lointain que, s'il existe un moyen d'arriver à ce précieux résultat, c'est à ses vues nouvelles, à sa manière d'envisager la vie, la santé, les maladies et la mort, qu'on sera redevable de cette utile conquête. Ce sont, surtout, les opérations par soustraction, qui subiront la première réforme. Le nombre des maladies locales, est bien moins grand qu'on ne le croit. Ce qui en impose, c'est le calme parfait de l'organisme, à côté des vices localisés. Il suffit souvent d'y toucher, pour apercevoir leur liaison avec la vie intérieure.

Après tout ce qui vient d'être dit des progrès de la doctrine homéopathique en dépit du petit nombre de ses médicamens éprouvés, il semble inutile de répondre au reproche à elle adressé, d'être moins propre à la cure des maladies aigües, qu'à la guérison des maladies chroniques. Néanmoins je ne laisserai point ce soupçon planer sur la médecine réformée, lorsque je puis le dissiper, avec les mêmes armes, dont jusqu'ici je me suis servi, je veux dire, l'expérience et le raisonnement.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

L'Homéopathie compte deux classes d'adversaires. Les uns nient complètement la légitimité de sa doctrine; les autres, en convenant de la solidité de ses principes, en bornent l'application aux seules maladies chroniques, refusant d'admettre son efficacité dans la cure des maladies aigües.

Si cette objection étoit faite de bonne foi, elle signaleroit une grande ignorance. Car enfin, il n'est qu'un seul principe qui préside à la vie, et au maintien de la santé. Pourquoi ne le retrouveroit-on pas en action dans l'oeuvre de la curation des maladies de l'une et de l'autre espèce? n'est-il pas présent partout par ses deux attributs, la sensibilité, et l'irritabilité, en état d'harmonie, dans l'ordre de la santé, en état de désaccord, dans l'ordre de la maladie?

C'est dans l'intensité de ce désaccord qu'il faut chercher la différence qui sépare les maux aigus, des maux chroniques. Sans doute, le procédé médical différera dans la curation de ces maux, mais cette différence dans le procédé ne peut être relative qu'à la dose du médicament, dont la force d'action doit être soigneusement mesurée sur le degré du désaccord, en d'autres termes, sur le degré d'excitation des deux principaux mobiles de la vie, la sensibilité et l'irritabilité.

Si l'on veut dire seulement que la cure des maladies aigües offre à l'Homéopathie de plus grandes difficultés, on dira une chose vraie; mais encore ici ne lui fait-on qu'un reproche également mérité et partagé par

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

toute autre méthode. Quel médecin allopathe ne se sent pas, au sein de même la confiance que doit lui donner sa longue expérience, saisi comme d'épouvante, à la vue des dangers que fait courir à son malade une péripneumonie aigüe, ou bien une apopiexie?

Que la main du médecin soit armée d'une lancette, ou seulement d'une goutte octillionième du suc d'aconit, toujours est-il vrai, pour l'un et pour l'autre, que le malade est perdu, si un remède héroïque ne vient subitement l'arracher au danger d'une mort imminente. L'effusion du sang paroit au médecin allopathe le moyen par excellence, sinon pour conjurer entièrement le péril, au moins pour en atténuer la violence; il y trouve de plus une sorte de répit du mal, pendant lequel tems il remonte son esprit, encore effrayé, et, à l'aide d'une plus grande liberté de la pensée, il peut aviser à de nouveaux moyens, propres à conjurer des dangers nouveaux. J'en conviens, le soulagement subit, éprouvé par le malade, et ressenti vivement par son médecin, a quelque chose de séduisant, qu'on ne sauroit comparer à l'aggravation, toute légère qu'elle puisse être, du mal augmenté par le médecin homéopathe. L'humanité semble, au premier apperçu, ne point diriger ce dernier, tandis que le médecin allopathe paroit n'être animé que du désir de soulager son malade, et mériter exclusivement le titre de son consolateur. Mais combien de tems restera-t-il en possession de ce titre touchant et glorieux? des dangers

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

nouveaux rappèlent le même secours (car on veut qu'il soit exclusif), la confiance renaît: un nouveau soulagement l'a ramenée chez le malade: il la conservera jusqu'à ce que l'affoiblissement progressif de ses forces lui apprenne qu'il achète cet adoucissement momentané au prix de la prolongation de son mal, ou de sa conversion en une autre maladie, peut-être, aussi, qu'on n'a fait que l'endormir sur les bords de la tombe, pour lui en voiler toute l'horreur. Que devient alors le titre si flatteur, dont se paroit complaisamment le médecin, sectateur de la saignée? il a commencé par les applaudissemens, il finit par les sifflets.

Combien est différente la conduite du médecin homéopathe! à la vérité, il ne parle pas de soulagement, mais il offre la guérison, et ce mot ne flatte pas moins agréablement l'oreille. Il la promet douce, sûre, prompte et durable, mais il faut la payer d'un léger accroissement de souffrances. Ce mot ne doit épouvanter personne, et s'il effraie le malade, tout averti qu'il est de ce qui doit précéder sa guérison, ce n'est que pour un instant que ses douleurs s'accroissent, pour s'appaiser et disparoître dans un court délai.

Qui n'apperçoit la ressemblance que présente ici le médecin homéopathe avec le médecin opérateur? une épine blesse vivement un nerf: avant la découverte des instrumens, on se contentoit de calmer, d'engourdir la partie souffrante. En dépit de ce calme trompeur, le malade devoit subir l'inflammation, et la sup-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

puration, qui entrainoit au dehors le corps étranger. Aujourd'hui sa main, armée d'un instrument ingénieux, en fait l'extraction, et l'inflammation est étouffée dans son germe. La douleur, il est vrai, accompagne cette opération; mais qui ne la préfère aux souffrances peut-être moins vives, mais soutenues et prolongées, dont la suppuration se fait précéder, accompagner et suivre? je réponds affirmativement, au nom de l'humanité entière, plus capable de l'héroïsme d'un moment, que d'un courage patient et inébranlable.

Cet instrument, extracteur de l'épine stimulant un nerf, Hahneman en a fait présent à la médecine interne, dans son *organon* de l'art de guérir. Il y compare avec justice la cause, qui irrite un organe caché, à l'épine dilacérant une fibre extérieure. Quelle que soit la différence des deux organes et la diversité des stimulus, toujours est-il vrai que l'extraction de ce dernier fera disparoître ses effets, comme, dans l'enlèvement de l'épine, on voit s'évanouir les effets douloureux qu'elle produisoit: à la vérité, ce n'est point avec un instrument de chirurgie, qu'il procède à son enlèvement, mais c'est avec la même certitude, la même évidence, qui accompagnent le procédé opératoire, que les médicamens, capables de produire sur l'homme sain des symptômes semblables aux symptômes d'une maladie naturelle, les déplacent, les font disparoître, et, avec eux, la cause qui les produisoit.

Et l'on refuseroit, après cette grande découverte, de re-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

connoître l'excellence du procédé homéopathique dans la cure des maladies! autant vaudroit nier toutes les découvertes du génie chirurgical, et proscrire ses utiles instrumens, pour s'en remettre à la sagesse, soi-disant toujours certaine, de la nature, pour l'expulsion des corps étrangers introduits dans notre corps. Voilà pourtant où mènent l'entêtement, la préoccupation, et peut-être aussi un peu de mauvaise volonté!

Le langage que je viens de parler n'est point nouveau, en dépit des clameurs, et du cri presque universel à l'innovation. J'invite le lecteur à relire les belles pensées des Baillou, des Bordeu, des Robert, consignées dans les ouvrages de ces hommes immortels. Ces médecins observateurs, surnommés naturistes, avoient déjà établi la comparaison renouvellée par Hahnemann. Séduits par les hypothèses spécieuses de la pathologie humorale, qui de leur tems régnoient sur la médecine et faisoient jouer aux fluides le premier rôle dans les phénomènes de l'économie animale, toute maladie étoit, à leurs yeux, causée par un âcre fourvoyé dans la structure d'un organe, qui en étoit stimulé, comme les chairs par une épine introduite dans leur tissu. Appelées par ce stimulus, les humeurs y abordoient brusquement et avec abondance, comme pour envelopper son acrimonie, émousser sa pointe. Imitateur de la nature, l'art, obéissant à cette indication, renchérissoit sur la nature elle-même, en administrant les tempérans, les mucilagineux, les doux laxatifs, dont l'ef-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fet devoit être de circonvenir l'âcre, de le mûrir, en lui faisant subir le travail de la coction, et de le rendre ainsi propre à traverser les couloirs, tenus soigneusement ouverts pour l'évacuer. Voilà ce que pensoient ces grands médecins, les plus illustres de leur époque par leur théorie, les plus heureux dans leur pratique, par leur esprit observateur! pense-t-on qu'ils eussent continué de livrer au travail incertain de la nature, et à l'infidélité de la crise, l'enlèvement de cet atôme acrimonieux, s'ils eussent connu l'art d'étouffer une maladie dans son germe?

Cet art ingénieux, bienfaisant, inconnu à nos pères, est aujourd'hui découvert, et les maladies aigües, ainsi que les maladies chroniques, forment son brillant et légitime domaine; il n'y a qu'un sentiment de crainte qui ait pu donner aux affections aigües, l'exclusion dans l'exercice de la médecine homéopathique. En effet, ce n'est pas par elles que le médecin allopathe doit commencer l'étude et la pratique de l'Homéopathie. Ajouter à un mal déjà si grave, lui paroit une entreprise au moins téméraire; il y répugne moins dans une affection chronique, que dis-je, il ne fera que leur appliquer son principe de curation dans le traitement des maladies aigües.

Cette métamorphose de l'état de chronicité d'un mal en celui d'acuité, qu'est-elle au fond, sinon un véritable accroissement du mal, tant redouté dans la cure des maladies aigües? il y a donc inconséquence

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dans les principes de l'allopathie, à nier la nécessité de l'augmentation du mal dans les affections aigües, comme condition de la guérison. C'est en vain que l'on arguera de la différence des causes, ou de la diversité de situation des malades, pour présenter les uns dans un état d'irritation extrême, ou d'excès de force, les autres dans une position atonique, ou d'extrême foiblesse, et en induire l'obligation d'affoiblir les premiers et de fortifier les seconds; ni l'expérience, ni le raisonnement, ne confirment la légitimité de ces deux procédés.

Il y a bien longtems que l'on raisonne de la médecine. Certes, depuis Galien jusqu'aux Arabes, et depuis les Arabes jusques à nous, on ne s'est rien refusé, en fait de démonstrations théoriques. A ne considérer que ce qui a été dit sur l'inflammation, combien de diverses opinions n'ont pas été avancées, comme explicatives de ce mode pathologique, comme régulatrices du procédé thérapeutique? qu'on y regarde attentivement, on reconnoîtra que presque toujours les effets de cette maladie ont été pris pour la cause. Pouvoit-il en être autrement, dans l'impuissance où nous nous trouvons presque toujours, de signaler la cause interne des maladies? dans cette obscurité, il a été permis de penser ce qu'on vouloit; le champ a été ouvert à la conjecture: la plasticité du sang, sa surabondance, les erreurs de lieu, ont rendu compte des phénomènes inflammatoires, c'est-à-dire, qu'on nous a donné le ta-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bleau de tous les phénomènes qui suivent une irritation phlogistique, tels que la nature les déroule, quand elle procède seule à la curation, et l'on a fait du mode le plus heureux de sa terminaison (la résolution) la règle constante et invariable du praticien, dans le traitement qu'il doit opposer à cette maladie, comme si ce mode étoit au pouvoir de l'homme de l'art. La saignée, c'est-à-dire, l'affoiblissement du malade, que l'on regarde comme trop fort, ou trop riche de sang, s'est présentée comme l'arme la plus propre à produire l'effet désiré, et elle est, depuis la plus haute antiquité, restée en possession de la vertu de combattre le plus efficacement les affections inflammatoires.

L'expérience a prouvé combien cette pratique, fondée sur l'arbitraire du raisonnement, est infidèle. Sans parler des malades auxquels un éréthisme inflammatoire faisoit supposer un excès de forces, et la richesse du sang, et que la première saignée a fait tomber subitement dans les accidens du typhus, combien de fois n'est-il pas arrivé que le mode d'irritation inflammatoire a résisté à un grand nombre de saignées, pour aller se perdre, ou dans une suppuration lente et froide, ou dans une cachexie oedémateuse. précurseur de la dégénération hydropique! Ces faits, connus de tous les praticiens, ont formé à la saignée, ou des ennemis déclarés de ce mode de guérison, ou des partisans qui n'ont en elle qu'une foi très-explicite, attendant, pour l'abandonner, un mode de curation moins incertain.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Se peut-il, en effet, que l'inflammation ait toujours pour cause l'excès du sang et des forces, lorsque nous voyons chaque jour les personnes les plus débiles, les plus pauvres en sucs sanguins, être susceptibles du mode inflammatoire, accompagné de tous les accidens qui le caractérisent? quelques heures avant l'invasion du mal, on ne pouvoit leur reconnoître aucune prédisposition à ce genre de maladie, que dis-je, quelques-unes avoient subi, soit naturellement, soit par l'effet d'un accident, une perte abondante de ce fluide, et, tout-à-coup, cette humeur appauvrie, amoindrie, réfroidie, viendroit à surabonder, à fermenter, à bouillonner, et, pour sauver le malade, il n'y auroit d'autre moyen que de lui ouvrir les veines, dans lesquelles naguères il y avoit à peine assez de ce fluide, pour entretenir la vie! Voilà pourtant les contradictions sur lesquelles il faut passer, si l'on ne veut remonter plus haut que la matière, pour trouver le véritable facteur de cette affection!

Revenons, nous n'avons rien de mieux à faire, à l'autopsie de l'inflammation soumise à nos yeux dans les affections extérieures, comme celle de la brûlure, de l'épine susdite, enfoncée dans le tissu des chairs.

L'extraction de cette dernière nous apprend que l'enlèvement du stimulus décompose subitement le mode de travail commencé par la nature, pour éliminer le principe d'irritation. La guérison de la brûlure par l'apposition d'un degré de plus de chaleur, nous

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

montre évidemment la décomposition du mode inflammatoire, et la fuite de tous les accidens qui l'accompagnent. Tirons ensuite cette conclusion légitime: que, dans toute inflammation, c'est le principe irritant qu'il faut extraire de l'organe irrité, et non les effets de l'inflammation qu'il faut s'amuser à combattre. *Sublata causa tollitur effectus:* mais, puisque cette cause se cache opiniâtrément à nos yeux, pour ne montrer que ses effets, efforçons-nous de remonter à cette cause par les effets eux-mêmes, mais en suivant la seule route qui puisse nous y conduire, c'est à dire l'expérience, qui nous enseigne que cette cause inconnue, impénétrable, disparoît toujours, lorsque le médicament met en opposition aux symptômes de l'inflammation naturelle des symptômes semblables: et, pour sauver du reproche d'empirisme une méthode qui rigoureusement pourroit s'en consoler, par le témoignage intime du bien qu'elle fait, ajoutons qu'elle ne satisfait pas moins l'esprit que le coeur, par cette démonstration mathématique: que les effets d'une cause sont avec cette cause dans une union si intime, qu'un médicament qui a la propriété d'enlever ces effets, ne peut les faire disparoître, sans que la cause ne disparoisse avec eux; ce qui apparoît avec le plus haut degré d'évidence dans la cure du membre brûlé, par l'application de la chaleur; dans celle du membre gelé, par l'application du froid.

Abandonnons, il en est bien tems, pour notre hon-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

neur, comme pour le salut de l'humanité, la prétention de connoître le mode de désaccord dont tout organe malade est atteint, pour nous contenter de savoir positivement: que tout médicament, capable de produire des symptômes semblables à ceux de la maladie que nous voulons guérir, ne peut produire ces symptômes qu'en vertu de la puissance qu'il a de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il est désaccordé par la maladie naturelle. Si ce désaccord est vraiment, comme on n'en sauroit douter, cette cause interne que l'on poursuit si inutilement dans toute autre route, cette cause, toute inconnue qu'elle est dans son essence, est véritablement au pouvoir du médecin qui possède le médicament capable de la produire, et l'art de la substituer à la cause de la maladie, qui lui cédera toujours sa place en vertu de la loi consentie par les deux méthodes: que de deux affections semblables, la plus forte fera toujours cesser la plus foible.

Si ces principes sont incontestables, si la loi homéopathique n'est point un rêve, comme le prétendent ses antagonistes, mais bien la volonté de la nature, solennellement prononcée par la voix de l'expérience, on ne sauroit concevoir pourquoi elle ne recevroit point son application au traitement des maladies aigües, comme à celui des maladies chroniques. La timidité seule a pu prononcer cette interdiction.

En effet, on doit y regarder à deux fois, avant de se

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

décider à aggraver une maladie qui semble, au premier coup d'oeil, être arrivée au plus haut degré de gravité. Quel oeil assez juste, assez appréciateur, mesurera l'étroit espace qui, à ce degré de danger, sépare la vie de la mort? c'est celui de l'expérience, ouvert par la sagacité, par lequel regarde la conscience. On s'est peut-être jusqu'ici trop affranchi des chaînes de cette dernière, en se justifiant par l'intention. S'il pouvoit être permis de récriminer, l'Homéopathie auroit de belles représailles à prendre, contre une méthode qui se permet tous les jours de grandes témérités. Elle ne veut point étayer des foiblesses, mais fonder des principes, qui aient leurs racines dans le coeur, comme dans l'esprit; l'un et l'autre doivent tenir le thermomètre de l'irritation de la maladie, et celui de l'irritation médicinale. Il n'y a qu'une connoissance profonde de l'échelle de la sensibilité, et celle non moins approfondie de la vertu des médicamens, qui puissent faire une application aussi juste qu'heureuse de ces deux instrumens.

Hahnemann et quelques-uns de ses disciples les plus distingués, déploient chaque jour un rare talent, dans la manière de s'en servir. Ce n'est pas, ai je dit plus haut, par la cure des maladies aigües que le médecin doit ouvrir sa carrière homéopathique. L'exacte précision dans le choix du remède et la détermination positive de sa dose, sont deux choses trop étrangères aux usages de la médecine allopathique. De la mixture la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

plus simple à la fraction millionième d'une goutte médicinale, l'intervalle est trop grand, pour être franchi, sans danger, par le médecin familiarisé avec les grandes doses. Les maladies chroniques, offrant moins de périls, sont plus propres à servir d'épreuve à la nouvelle méthode. L'excès ou le défaut de la dose, qui forment les deux extrêmes à éviter, ne compromettent pas plus la vie du malade, que la vérité de sa guérison; dans le premier cas, quelques douleurs de trop, toujours supportables, seront compensées par une guérison plus rapide, tandis que l'erreur contraire ne sera punie que par une guérison plus longtems attendue. Encore ces fautes d'appréciation se renouvelleront-elles rarement, devant l'esprit observateur et l'ame consciencieuse, qui doivent former le partage du véritable médecin. Il ne tardera pas à comprendre que la sensibilité, dont l'engourdissement forme le caractère des maux chroniques, est montée sur un autre ton dans les maladies aigües, dont le type est marqué par l'exaltation de cet attribut du principe vital, et, calquant l'échelle des nuances d'activité de ses médicamens sur l'échelle des tons de la sensibilité, il se constituera promptement en possession de la connoissance de tous les degrés d'acuité d'une maladie, des moyens d'y répondre, et de les prévaloir, pour en triompher.

C'est ainsi qu'après avoir préludé au traitement des maladies chroniques, dont j'ai donné la relation, je

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

suis arrivé à la confiance qui m'a fait entreprendre la cure des maladies suivantes.

Premier cas.

Une femme de 45 ans, d'une constitution bilioso-sanguine, forte encore, en dépit du genre de vie le plus dur, réglée dans sa menstruation, ayant accouché sept fois, étoit sujette à de violens maux de tête, à la constipation et à des douleurs de reins, qui se répandoient le long des cuisses et des jambes, sous la forme de rhumatismes. Son régime de vie étoit sobre, sauf le petit verre d'eau de vie, dont elle usoit, disoit-elle, tant pour soutenir ses forces, que pour prévenir les effets de l'humidité et du froid. Elle se portoit assez bien depuis deux ans que je l'avois délivrée d'une sciatique causée et entretenue par la constipation, lorsque, à la suite des douleurs de tête les plus violentes, elle fut frappée, à une heure du matin, au sein d'un sommeil profond, d'un coup d'apoplexie, qui la priva subitement du mouvement et du sentiment de toute la moitié droite du corps; il s'y joignit une mutité complète; la bouche étoit tirée vers l'oreille, et la vue, ainsi que l'ouïe, considérablement diminuées; les sens internes étoient intègres; et la malade, se plaignant de ressentir des coups à la tête du côté gauche, éprouvoit des mouvemens convulsifs de la face, ainsi que dans le bras gauche, dont les torsions étoient visibles; la déglutition, quoique très-gênée, se faisoit pourtant, et un flux abondant de salive sortoit de la bouche;

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il y avoit cinq jours que la malade n'avoit eu d'évacuation alvine ; la soif étoit vive, la face gonflée, les yeux rouges et saillans, le pouls élevé et plein. La période menstruelle devoit avoir lieu dans huit jours, d'après les habitudes de la malade; sa raison saine et entière, présente à cette scène, lui faisoit déplorer le présent et verser des larmes sur l'avenir ; le caractère étoit naturellement vif, impatient et emporté.

Thérapie.

Sans me jeter dans la recherche de la cause interne de cette terrible maladie, que la pathologie a coutume d'attribuer au sang, à la pituite, ou aux nerfs, examen dont le résultat eut été, en me laissant dans le doute sur l'existence réelle d'une de ces trois causes, de me laisser aussi l'incertitude du choix dans le médicament, je ne m'occupai que du soin de trouver à quels symptômes médicinaux répondoit l'image, que je viens d'offrir, de ceux dont cette affection étoit composée. La belladonne me les présentant réunis dans une totalité satisfaisante, je me décidai pour elle, et l'octillionième de la goutte de son suc fut administré sur le champ. J'avois pris le mal en flagrant délit, je voulus assister aussi à l'attaque des symptômes du médicament. La nature ne me fit pas longtems attendre ; une demi-heure s'étoit à peine écoulée, lorsque la malade indiqua de la main libre, que la tête lui faisoit plus de mal, que le gosier se resserroit davantage. Je vis en même tems la face rougir de plus en plus et les con-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vulsions dont elle étoit agitée, redoubler de fréquence et de force; il en fut de même de celles qui tourmentoient le bras, et la cuisse du côté sain. Cet état dura au plus une demi-heure, après lequel tems un sommeil doux et bienfaisant vint mettre fin à cette scène, non moins hideuse que douloureuse; il dura trois heures, et fut accompagné d'une sueur générale, qui présageoit un réveil heureux. Que pouvoit-il, en effet, arriver de plus fortuné que la disparition complète du mal? qu'on se figure, s'il se peut, l'étonnement et la joie, tant de la malade que du médecin, lorsque la paralytique, en ouvrant les yeux, ouvrit aussi la bouche, et demanda intelligiblement ce qui lui étoit arrivé! Dans le premier instant du réveil, on n'a pas tout de suite la conscience de l'état dans lequel on s'est endormi. Rendue à la mémoire, enchantée d'avoir retrouvé la parole, elle n'osoit se flatter, que le sentiment et le mouvement étoient également rendus à ses membres: ils obéirent à sa volonté. J'avois quitté la malade au milieu de son sommeil, pour revenir auprès d'elle quelques heures plus tard; mon impatience de connoître l'état où je la trouverois, étoit grande, mais ma surprise le fut bien davantage encore, lorsque frappant à la porte, elle me fut ouverte par elle-même, tenant un chandelier dans la main qui, quelques heures auparavant, étoit immobile. Je me sentis monter brusquement le sang à la tête, tant il est vrai que les joies extrêmes ne sont pas exemptes de danger. Remis de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mon émotion, je questionnai la malade, qui m'apprit qu'il ne lui restoit de son mal qu'une pesanteur au côté gauche de la tête, une grande soif, et de vives douleurs autour du nombril. A ces signes, il étoit facile de reconnoître l'action de la belladonne, que je me gardai bien de troubler. Le lendemain de ce jour, témoin d'un si grand événement, de grandes évacuations par haut et par bas, effets exclusifs du remède, avoient emporté les coliques, la soif et les maux de tête. Le quatrième jour, la malade rendoit grâce à Dieu de sa délivrance, dans un temple du Seigneur, où elle avoit pu se rendre.

A combien de réflexions cet événement pourroit donner lieu! l'impartialité n'en a pas besoin, pour y croire; l'incrédulité trouvera des raisons, pour échapper à la croyance. Ainsi, vaut mieux le laisser isolé, n'ayant pour soutien que sa fidélité, garantie sur les lieux par le témoignage des personnes les plus véridiques et les plus éclairées, sous les yeux desquelles on a bien voulu me permettre de le faire passer.

Deuxième cas.

Une femme de 30 ans, mère de plusieurs enfans et nourrice du dernier depuis 9 mois, d'une constitution forte, charnue, tempérament pituitoso-sanguin, vive, irritable et colère, à la suite d'un refroidissement fut saisie d'une crampe qui commença par les gras des jambes, monta le long des cuisses, s'étendit jusques au dos, et finit par gâgner le cou et les épaules. C'est

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

au milieu de la nuit, dans le sommeil même, que se développa cet accident; il roidissoit tellement le corps et les membres, que la malade avoit l'air d'être atteinte du tétanos. La figure étoit bleue, la respiration gênée et quelquefois suspendue; de tems à autre le corps éprouvoit des saccades convulsives, qui le détachoient du lit, et arrachoient des cris à la malade. Cet accès dura deux heures, après lesquelles un état de foiblesse extrême, de brisure des membres, réduisit cette femme à garder le lit. C'est dans ce dernier état que je la visitai, appelé par son mari, qui me fit le récit de ce que l'on vient de lire. La malade ayant pris du café pour son déjeûner, et cet accès, qui étoit le premier, pouvant bien aussi être le dernier, je bornai ma prescription à un régime qui me ménagea le pouvoir de guérir, en cas de récidive. Elle eut lieu, en effet, la nuit suivante, et cette fois je fus témoin du paroxysme. Qu'on se représente les symptômes ci-dessus relatés, avec un degré de violence de plus, et l'on aura l'image fidèle de ce paroxysme.

Thérapie.

On retrouve dans l'innombrable série des symptômes de la noix vomique tous ceux dont cette maladie étoit composée: le portrait physique et moral de la malade y étoit dessiné avec la plus parfaite ressemblance. C'est ce remède qui fut choisi et administré à la chétive dose de la moitié d'une goutte décillionième du suc primitif. De loin on pourra être tenté d'en rire; de près je n'avois qu'une

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

crainte, c'étoit de l'avoir donné trop forte encore. Eh bien, cet atôme incommensurable fut vivement senti par la malade, dont les accidens prirent un nouveau degré d'intensité. Cette aggravation, supportable néanmoins, fut de courte durée, et remplacée par un mouvement progressif de détente de tout le système musculaire et nerveux, qui se perdit dans un sommeil restaurateur. Le lendemain il ne restoit qu'un peu de foiblesse, et l'accès de la nuit suivante ne parut point; je recommendai à la malade la continuation de son régime, nécessaire pour ne point troubler l'action du remède, qui dure quelques jours. Déjà j'avois cessé de visiter la malade qui n'avoit plus besoin de mes soins, lorsque son mari accourut de nouveau chez moi, pour m'apprendre que sa femme avoit éprouvé de nouveaux accidens: dans la nuit précédente un domestique étoit venu l'éveiller en sursaut, pour lui dire que des voleurs cherchoient à entrer chez elle. Saisie de peur, elle se lève et reconnoît bientôt que le domestique avoit rêvé ce qu'il venoit de dire. Mais l'impression étoit portée, et, rentrée dans son lit, elle y reçoit des convulsions; on m'appèle, et je reconnois les symptômes dont voici le tableau.

Portrait du mal.

Tremblement et renversement des membres; ils se roidissent comme dans l'épilepsie; la face est alternativement rouge et pâle, la salive abondante; la connoissance disparoît, revient et disparoît de nouveau,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

à plusieurs reprises; dans les momens lucides, elle porte la main sur le bas-ventre, avec un signe de douleur, qui m'invite à y regarder; une tumeur de la grosseur de la tête d'un enfant s'étoit formée dans le flanc droit; c'étoit la boule hystérique, si commune aux femmes sujettes aux spasmes de l'utérus, mais d'une grandeur démésurée. Elle causoit à la malade une sorte de suffocation; les urines s'écouloient involontairement.

Thérapie.

Deux choses étoient à craindre: on peut périr dans un accès aussi violent, et, lorsqu'on y échappe, on peut y contracter le type épileptique, germe de cette maladie, et père de tous les paroxysmes subséquens. Un remède assez puissant pour conjurer les dangers présens et futurs est indiqué par Hahnemann, comme un moyen héroïque dans cette affection, c'est la fève de St. Ignace. Un trillionième de goutte de la teinture de ce remède mit promptement fin à ces symptômes effrayans. Ils disparurent aussi vîte, que les symptômes de l'affection précédente avoient fui devant la puissance de la noix vomique. J'ai répété jusqu'à trois fois cette dose, pour effacer complètement les traces que le sentiment de la peur et l'impression de ses effets, font facilement contracter. La personne jouit depuis deux ans d'une santé parfaite.

Troisième cas.

Un domestique, Russe de nation, d'une constitution forte, comme presque tous les hommes de son

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pays, avoit, à la suite d'une fluxion sur les dents, reçu une enflûre sur la joue droite, qu'il avoit, à force de la mépriser, laissée monter jusqu'au plus haut degré de violence. C'étoit la cinquième ou sixième fois qu'il en étoit atteint; son maître, le voyant dans un état de souffrance excessive, me pria de lui donner des soins, et voici l'état dans lequel je le trouvai.

Portrait de la maladie.

Toute la face et une partie de la tête étoient gonflées, la joue droite montoit sur l'oeil, et offroit une dureté considérable, avec couleur bleue, et le sentiment d'une pulsation, comme dans les tumeurs qui veulent abscéder. Le malade disoit ressentir comme durongement dans les os de la face; à ces accidens se joignoient un mal de tête violent, des élancemens dans l'oreille du côté de la maladie, une soif ardente, une bouche amère, des nausées et pressions dans l'épigastre. Ces accidens, encore supportables le jour, augmentèrent, dans la nuit, jusqu'à produire le délire et la fureur; une sueur d'expression couvroit tout le corps, brûlé par une fièvre ardente, avec exacerbation le soir et la nuit. Le malade ressembloit, dans son humeur et ses mouvemens, à un enragé; le ventre étoit serré depuis pluisieurs jours, et l'urine chaude, bilieuse et trouble.

Thérapie.

Rien de si facile à caractériser, que cette affection. Dès la plus haute antiquité, elle est dénommée fièvre

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

bilieuse ardente, avec affection topique, de la nature de l'érysipèle phlegmoneux ; le procédé thérapeutique n'est pas moins connu. Les tempérans, les boissons rafraîchissantes et laxatives, en ont triomphé souvent. Mais c'est peu, en pareil cas, de vaincre l'affection générale, il faut encore prévenir le désordre que l'affection topique peut déterminer. On sait aussi combien l'érysipèle a de propension à se retirer sur le cerveau, dont l'excitation est patente dans le tableau des symptômes ci-dessus énumérés. Oubliant donc l'émétique, les minoratifs, les sangsues même, et, frappé de la similitude de cette maladie avec celle dont la camomille renferme les élémens, j'administrai une fraction trillionième de la teinture spiritueuse de cette plante si vulgaire. Il étoit huit heures du matin lorsque le malade, après une nuit orageuse, avala cet atôme médicamenteux. Je pouvois l'offrir sans préparation préliminaire, le malade n'ayant encore pris aucun remède, et l'eau pannée composant sa boisson, j'y fis ajouter du lait, dont jusqu'au lendemain il but à volonté. Quel lendemain! voudra-t-on le croire? à la même heure que la veille, je le visitai, et le trouvai le rasoir à la main, non pour se couper la gorge, mais bien pour se faire la barbe. Il ne restoit de la maladie, à l'extérieur, qu'un peu d'oedême pâle et sans douleur, et au dedans, que de la foiblesse, qu'explique facilement un état de souffrance de six jours.

Il est difficile, je crois, d'opérer de plus grandes

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

choses, avec de petits moyens. Si tel est le caractère du véritable génie, il faut convenir que l'Homéopathie est une méthode curative bien ingénieuse, disons plus, extraordinairement salutaire. A égalité de succès seulement, il faudroit encore lui accorder la préférence sur sa rivale. Quel tour n'eut-il pas fallu faire avec la doctrine de l'antagonisme, ou celle de la palliation, pour amener les choses à ce point, où l'Homéopathie est arrivée en 24 heures? honneur à l'auteur de cette brillante découverte! il vivra à jamais dans la mémoire des hommes. Que ne règne-t-il déjà sur l'intelligence de tous les médecins, auxquels sa bienfaisante doctrine, source abondante de pensées lumineuses, prépare les plus heureux succès!

Quatrième cas:

Une jeune femme de 25 ans, d'une constitution délicate, nourrice d'un enfant de 3 mois, reçut, à la suite d'un refroidissement, la fièvre, des douleurs violentes de la tête et des membres, auxquelles se joignirent bientôt des coliques, avec constipation. Une sage-femme administra plusieurs lavemens émolliens qui, ne sortant point, aggravèrent beaucoup le mal. On recourut aux fomentations de même nature, qui restèrent également sans effets. Les seins, naguères remplis de lait, s'étoient vuidés; tous les accidens s'en augmentèrent, et le danger devint si pressant, que l'on crut devoir m'appeler.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Portrait de la maladie.

Rougeur de la face, chaleur générale, soif vive, mauvaise bouche; la tête fait beaucoup de mal, mais le ventre en fait davantage encore: il refuse le moindre contact, il est gonflé par les vents, à l'instar de la tympanite; la constipation dure depuis quatre jours; les reins en sont très-douloureux, la fièvre forte; la malade est inquiète, impatiente, et emportée contre la douleur, malgré la douceur naturelle de son caractère; les urines sont rares et brûlantes. Tous ces maux redoublent le soir et la nuit, qui se termine par une sueur générale, à laquelle les accidens semblent céder un peu.

Thérapie.

Qui ne reconnoît, à ce tableau, tous les élémens d'une fièvre puerpérale, malgré la distance après l'accouchement? où devois-je soupçonner la retraite du lait, sinon dans la cavité de l'abdomen? ayant professé et pratiqué longtems l'art d'accoucher, ce caractère devoit m'apparoître plus clairement encore qu'à tout autre. La fameuse potion du Docteur Doublet étoit à mon service; je lui ai dû de nombreuses et belles cures. Je préfère l'étiologie de ce médecin à la découverte récente de la Péritonitis, faite par la Faculté de Paris, comme diagnostic de cette terrible maladie. Comment cette potion auroit-elle pu guérir tant de malades, en déterminant une espèce de cholera morbus artificiel, si cette affection étoit vraiment inflammatoire?

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Malgré la confiance bien fondée dans une pratique, le plus souvent heureuse, ne pouvant oublier le péril qui accompagne toujours les secousses produites par ce remède héroïque, je me décidai pour le procédé homéopathique, plus doux, plus prompt et plus sûr. C'est encore la camomille qui avoit, dans ses symptômes, le plus de ressemblance avec ceux que je viens de décrire. C'est elle que j'opposai à la maladie ; j'en élevai la dose jusqu'à la fraction millionième de la goutte du suc primitif. Elle fut administrée à midi, et, sous l'influence d'une diète favorable à son action, ce remède avoit, à six heures du soir, déterminé deux selles abondantes, qui détendirent le ventre et firent cesser les coliques. Dans la nuit, de nouvelles évacuations amenèrent un nouveau soulagement; le lendemain je revis la malade, et la trouvai donnant à son enfant le sein, dans lequel le lait avoit reparu. La maladie avoit dépouillé son caractère d'acuité ; les dangers avoient disparu. C'est alors que je pus reconnoître ce que l'énorme développement du ventre m'avoit caché, que la matrice avoit le volume d'une grossesse de trois mois ; mais la sage-femme, toujours présente, m'assura que cet organe avoit, depuis le dernier accouchement, gardé cette ampleur, qu'elle attribuoit à une hydropisie. Comme cette affection n'avoit en rien troublé la santé de la malade, je n'y donnai aucune attention, remettant, pour m'en occuper, après la cure de l'affection présente, qui fut terminée en trois jours. La camomille ayant

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

une durée d'action très courte, et le ventre montrant de nouvelles dispositions à la constipation, j'administrai une dose de la noix vomique, qui remplit parfaitement l'indication. Le ventre redevint libre, et aujourd'hui deux ans se sont écoulés, sans que la santé ait éprouvé le moindre dérangement. La tumeur du bas ventre est une hydropisie d'ovaire, dont la malade ne songe point à se faire traiter, parce qu'elle ne lui cause aucune douleur.

Je comprends l'étonnement dans lequel je jette mes lecteurs. S'il ne cesse devant les démonstrations du raisonnement homéopathique, il ne sauroit résister à celles de l'expérience. Je les invite de nouveau à la tenter, s'ils veulent passer de l'étonnement de l'incrédulité, à la surprise de la joie: il n'est que le malade qui puisse l'éprouver plus vive.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

QUELS OBSTACLES ONT ARRÊTÉ ET ARRÊTENT ENCORE LA PROPAGATION DE LA RÉFORME MÉDICALE.

Hahnemann! quel nom, à la fois honoré, et ridiculisé! Hahnemann! quel homme, connu, et tout à la fois méconnu! les uns l'entendent et ne le comprennent pas: les autres le comprennent, et ne veulent pas l'entendre. Jai lu, médité, approfondi les oeuvres de Hahnemann, et voué le reste de ma vie à l'exercice de la médecine dans la nouvelle route qu'il a ouverte.

C'est bien près d'Hyppocrate, que j'honore, que jai suivi l'espace de 30 ans, que je fais cette profession. S'il pouvoit m'entendre, il souriroit à cette résolution. Mais je puis espérer le suffrage de ses véritables sectateurs.

Ainsi que ce grand homme que, comme moi, ils prirent pour modèle, ils gémissent sur l'étendue de l'art, et sur la briéveté de la vie; comme lui, ils se plaignent de la fallacité de l'expérience, de la difficulté du jugement. Combien plus que lui ne sont-ils pas fondés à articuler cette plainte, lorsque les annales de la médecine leur signalent tant d'erreurs, lorsque l'histoire contemporaine leur en offre davantage encore.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

auxquelles l'amour du bien, peut-être, les fit sacrifier.

Ainsi qu'eux, Hahnemann déplora l'imperfection de l'art, et se défia de l'expérience fallacieuse. C'est parce qu'elle est trompeuse, quand elle est pratiquée sur l'homme malade, qu'il la transporta sur l'homme qui jouit de la santé. Il en vit sortir des maladies semblables à nos maladies. C'est encore parce que le jugement en est difficile, qu'il s'abstint de tout jugement sur la cause prochaine desphénomènes médicinaux, et qu'il se borna à les observer scrupuleusement, comme le Père de la médecine observa les phénomènes des maladies naturelles.Mais cette similitude des phénomènes dut le frapper. Elle signaloit à son esprit une similitude entre les causes des maladies naturelles, et celles des maladies médicinales. Il hasarda ce jugement: que, peut-être, les maladies naturelles ne se guérissent que par les maladies produites par les médicamens.

Il n'y avoit que l'observation qui pût confirmer, ou rejeter ce jugement, qui n'étoit qu'une opinion. Dès lors, revenant sur les faits pratiques, tant de la médecine rationnelle que de la médecine empirique, il vit que certaines maladies ne cèdent qu'à des médicamens dont l'effet sur l'homme sain est de produire des maladies de même nature. Il en conclut, que la maladie médicinale, pour être médicatrice, devoit être, en tout, semblable à la maladie à guérir, de là l'axiôme, *similia similibus sanantur*.

Cet axiôme, dont chacun de nous peut reconnoître

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la justesse, dans son application au traitement de quelques maladies, avoit besoin, pour devenir loi en médecine, d'être généralisé. Hahnemann le rendit applicable à tous les cas de médecine, en continuant ses épreuves sur les médicamens, dont le nombre est déjà assez grand, pour représenter l'image de presque toutes nos maladies.

Qu'y a t-il dans cette filiation d'idées, que ne puisse avouer la logique la plus sévère? Hyppocrate eut-il procédé autrement, si, à côté de ses grandes et belles idées médicales, étoit venue se placer la pensée de soumettre l'homme sain à l'épreuve médicinale? en regard des tableaux des actes de la nature livrée à elle-même dans l'oeuvre de la curation, il eut placé, comme Hahnemann l'a fait, l'image fidèle des maladies médicinales, et l'art de guérir, fixé dans ses principes, qui eussent été ceux de la nature, eut été affranchi des nombreux tributs qu'il a payés à l'erreur.

Mon adhésion à la médecine réformée, étant l'oeuvre de la conviction, et le succès continuant à couronner la pratique de ses principes, je croirois manquer à un devoir, si je ne continuois de communiquer au monde médical les faits qui ont donné lieu à ces succès.

Ces communications seront-elles plus heureuses que celles qui les ont précédées? déciderai-je mieux aujourd'hui les adversaires, à tenter les épreuves que j'ai faites, et qui ont surpassé mon attente? car, on ne leur demande point, comme on l'a dit tant de fois, de croire sur

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

parole, mais bien de n'obtempérer qu'au témoignage de leurs propres sens. Il seroit bien tems de mettre un terme à cette guerre de raisonnemens, dans une matière qui est toute du domaine de l'expérience!

Cette concession de leur part ne préjuge point la question; elle reste toute entière à résoudre, devant l'expérimentateur. Quelque soit le peu de disposition qu'ils apporteront à se laisser convaincre; dussent-ils même y mettre de la mauvaise grâce, toujours est-il vrai qu'ils ne peuvent, sans se compromettre, refuser de juger cette doctrine au lit du malade. Une plus longue obstination fera soupçonner des motifs peu honorables. Car enfin les faits s'accumulent; on ne sauroit les nier, ils ont une cause, à laquelle il faudra tôt ou tard remonter; que dis-je? déjà certains esprits, qui n'exercent pas la médecine, mais qui la comprennent, ont fait ce chemin. Les malades, que l'imitation conduit, lui font un accueil distingué, dans la préférence qu'ils accordent à ce qui est simple sur ce qui est composé. Tout conspire pour les porter à cet acte, qui peut encore aujourd'hui être un acte de condescendance, et plus tard seroit dépouillé de grâce et de bonne volonté.

Que manque-t-il à la médecine réformée, pour éclairer et convaincre? quelle science peut se glorifier de plus de clareté dans l'exposition de ses principes, comme dans leur réduction en pratique? quel art humain reposa jamais sur des fondemens plus solides, s'appuya sur

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

un plus grand nombre de faits, et d'expériences incontestables? Car, ce n'est plus sur un point circonscrit de l'Allemagne, que règne cet art bienfaisant: les bornes, que lui traça l'autorité, surprise par la malveillance, sont franchies; la vérité est sortie de son puits: grâces immortelles soient rendues au Prince dont les lumières et la philantropie lui donnèrent l'hospitalité, lorsque la proscription lui refusoit un asile. La principauté de Köthen fut l'arche sainte, qui sauva la médecine de la nature, du déluge des fausses théories qui menacoient de la submerger. Son Prince parla, et le flot impuissant de la persécution, recula épouvanté.

Depuis cette époque mémorable, la médecine réformée eut son école; elle forma des disciples qu'elle dissémina dans toute l'Europe, où la parole de la nature est répandue, comme jadis les apôtres répandirent la parole de Dieu. Sous la protection du tout puissant, le Christianisme devint la religion universelle. La loi éternelle de guérison, révélée par la nature, deviendra, sous son égide tutelaire, le type universel de la science médicale. C'est en vain qu'on conjurera contre elle; les efforts de l'erreur seront impuissans. Hahnemann est la pierre sur laquelle la nature a édifié son temple, et les portes de l'erreur ne prévaudront point contre elle, *et super illam non prevalebunt portae erroris.*

Où se trouve mieux signalée la garantie du triom-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

phe de l'Homéopathie, que dans les succès nombreux qu'elle obtient chaque jour? Cependant, elle chemine dans le monde, sans appui, sans patron. Qui s'intéresse à elle? qui daigne lui tendre une main secourable? est-ce l'université, qui ignore son existence? la faculté de médecine la renie, quoiqu'elle soit sa soeur légitime, et le pouvoir se contente aujourd'hui de l'oublier. Seule, abandonnée à elle-même, elle est réduite à vivre de son mérite propre, à se soutenir de ses propres forces. Néanmoins, elle croît et grandit, au milieu de ce délaissement général, que dis-je, envers et contre les persécutions que quelques hommes lui font subir (*). Elle a bravé le ridicule, dont l'esprit plaisant a voulu la couvrir, et l'intérêt personnel, que sa libéralité froisse, commence à lui rendre hommage.

Veut-on connoître les causes que lui valurent tant et de si fortes inimitiés? quelque attrait que la nouveauté ait pour les esprits, elle ne sauroit être favorablement accueillie, qu'autant qu'elle ajoute à nos

---

(*) Je n'en doute point; en dépit de la guerre déclarée à la réforme médicale, la doctrine homéopathique a formé plus de croyans, elle fait tous les jours plus de prosélytes qu'elle n'en peut publiquement proclamer. Que signifie le silence qu'ils gardent? quel est le motif de cette dissimulation en public, de ce qu'ils professent en secret? qui peut enfin les empêcher de penser tout haut? à ces questions, plus délicates que difficiles à résoudre, on peut répondre: *Video meliora proboque, deteriora sequor.*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

jouissances, sans blesser nos possessions. Le mérite le plus utile disparoît, la plus vive lumière pâlit, devant l'astre protecteur de nos préjugés, de nos habitudes. Qui déjà n'a pas deviné que, avec l'Homéopathie, le médecin doit contre un peu de fortune échanger beaucoup de travail? Qui n'entrevoit pas que le pharmacien redoute la réduction de ses recettes journalières, et les malades, la réforme du régime succulent, avec lequel l'habitude les a identifiés (*)? Il suffiroit de ces motifs, pour nier l'existence de l'Homéopathie, ou lui disputer son établissement dans le monde intéressé. Que sera-ce, si on y joint la blessure des amours propres, vivement offensés par un principe, perturbateur de toutes les gloires? Car, il ne s'agit de rien moins que de renoncer au culte des faux Dieux, pour embrasser le véritable. Comme le paganisme, les fausses théories ont pour elles les siècles, la croyance générale, le consentement universel. Tant d'autorités semboient inébranlables. Cependant tous ces fondemens se sont écroulés, devant la force de la vérité évangélique. C'est que la raison humaine, que l'on peut égarer, enchaîner quelque tems, ne peut s'aliéner

(*) La répugnance de la part de ces derniers, ne sera pas l'obstacle le plus facile à vaincre, malgré l'agréable compensation que leur offre une méthode simple et exempte de dégouts. Ils l'embrasseroient avec la même ardeur qu'ils l'admirent, si elle pouvoit composer avec eux, et se relâcher de la sévérité de ses exigeances.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pour toujours : c'est que la bonne foi, l'amour de la vérité, démasquent tôt ou tard l'astuce, et signalent l'erreur. Ce triomphe éclatant est réservé à l'Homéopathie, parce que l'Homéopathie est la révélation de la nature, comme le christianisme est la révélation de son éternel auteur.

Je n'imagine pas que la conscience, même la plus timorée, puisse s'offenser d'une comparaison, à tant de titres si juste. Si la nature est le premier ministre du créateur, ses oracles peuvent-ils être autre chose que l'expression de sa volonté? faits à son image, la pensée et le sentiment, ces nobles attributs de l'existence morale, devoient nous être communs avec l'auteur de toute pensée, de tout sentiment. Mais le domaine de la pensée et du sentiment étoit trop vaste, pour être parcouru sans un guide de l'esprit et du cœur. L'évangile est le fanal à la clarté duquel nous évitons les maladies de l'ame. Il seroit injurieux à la divinité, de penser que l'enveloppe de cette substance immatérielle fût, par elle, livrée sans boussole à l'inconstance des élémens.

Il étoit donc une législation physique, dont le dépôt fut confié à la nature ! l'investigation de ces loix fut aussi le constant objet des efforts de tous les siècles. Le sacerdoce égyptien ne crut pas devoir séparer la conduite des corps, de la direction des ames. On sait que ses prêtres furent longtems les seuls médecins que connut ce peuple, preuve antique de la haute im-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

portance attachée à cet art, qu'ils ne craignirent pas d'associer à la religion. Les autorités se presseroient en foule sous ma plume, si j'avois besoin d'invoquer le témoignage de leurs successeurs, non moins pénétrés de ce que l'étude et la pratique de cet art renferment de religieux.

Mais si les hommes de tous les tems virent dans la médecine une sorte de code, contenant les loix directrices de la santé, ils ne furent pas tous également heureux dans leur interprétation, et leur application à l'homme malade.

Je ne retracerai pas les doctrines diverses qui se disputèrent l'honneur de connoître exclusivement le secret de la guérison des maladies. Pour les juger tout d'un coup, il suffit d'alléguer la versatilité de leurs principes sur une matière qui ne peut être sujette au changement. Ici revient notre comparaison. Toutes ces écoles ne furent pas plus les interprètes de la véritable médecine, que les diverses sectes religieuses, qui se partagent le monde moral, ne sont les mandataires fidèles de la vraie religion.

C'est à une même source qu'il faut aller puiser la cause de cette double erreur. L'homme voulut déchirer le voile qui couvre l'origine primitive des choses. Le mystère l'offusquoit; il eut la foiblesse de s'irriter de ce que le maître du monde s'étoit réservé la connoissance exclusive du premier moteur, et les loix secondes, partage unique de notre intelligence, furent

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sacrifiées à l'orgueil de connoître le premier mobile. Ils voulurent remonter jusqu'au Cahos, et le cahos renaquit. C'est dans l'immensité de l'incompréhensible qu'ils roulent en tous les sens, cherchant en vain le mot de cette désespérante énigme. Faut-il s'étonner que du sein de cette obscurité profonde soient sorties tant de doctrines ténébreuses! On sait qu'elle fut la suite du premier pas qui éloigna l'homme religieux du foyer lumineux de la révélation! une même destinée attendoit ces esprits avides de tout expliquer, de tout savoir, qui, en face des maladies, se ferment les yeux du corps, pour ne regarder que par les yeux de l'imagination.

Sauf à engendrer la satiété, redisons encore cet axiôme banal, source de toute vérité positive: *nihil est in intellectu, quod non priùs fuit in sensu.* Ce sont nos sens qui nous ont donné une géométrie. C'est avec nos sens que nous avons acquis la connoissance exacte de la charpente humaine. C'est encore avec eux que nous observons les procédés mécaniques, et hydrauliques qu'elle exécute. Nos yeux n'ont pu remarquer ces phénomènes, sans appercevoir en même tems l'ordre qui préside à cette exécution. L'harmonie de cette machine est troublée par des causes également visibles, qui produisent des effets qui ne le sont pas moins. Delà, le premier apperçu des conditions du maintien de cette harmonie. Ainsi, la santé s'exprime par l'ordre, et la maladie par le désordre. Pour entretenir cet ordre,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il n'est encore venu à la pensée de personne, de changer les conditions naturelles qui l'entretiennent. Un air pur, des alimens sains, du mouvement, et du repos, la veille et le sommeil, seront toujours nécessaires à cet entretien, sans égard à la manière dont la nature se sert de ces élémens, sur quoi il peut être permis de raisonner et même de déraisonner, parce que ce travail de l'esprit se passe dans le domaine de la spéculation. Il importe, en effet, très peu à l'estomac, que la chymie place en lui un ferment, la mécanique une trituration ; la science disserte en dehors de lui, et la nature, qui se rit de ces rêves, marche à son but, en animalisant ces corps étrangers, les convertissant en sa propre substance, en vertu de loix auxquelles, fort heureusement pour l'humanité, nous ne pouvons rien changer.

Mais lorsqu'il s'agit de rétablir cet ordre troublé par une cause quelconque, la question a bien une autre importance! de quel droit celui qui ignore le secret de la métamorphose de nos alimens en sucs vitaux, celui de la formation de la bile et de l'urine, voudroit-il nous expliquer ce qui se passe dans ces organes, lorsqu'ils sont pathologiquement affectés? ne faudroit-il pas, avant tout, connoître le procédé intime de la nature, la manière dont elles sent et se meut; connoître ses affinités et répulsions pour telle ou telle portion du sang, enfin la spécialité de son organisation dans telle ou telle fraction de l'organisme, où

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

elle-diffère à chaque instant d'elle-même, en vertu de la diversité de structure, dont nos sens mêmes peuvent reconnoître la vérité?

C'est en vain que, pour surprendre le secret de toutes ces vies particulières, nous avons soumis les organes où elles s'exercent, à l'autopsie anatomique. Etrange moyen, pour signaler les conditions de la santé, que celui qui établit les conditions de la maladie! Le scalpel, en pénétrant douloureusement jusqu'au sein de l'organisme, a déjà défiguré l'image de ce que vous cherchez. La douleur qui l'accompagne, épouvante la nature, qui, loin de se montrer à découvert, semble se voiler davantage encore, comme pour échapper à l'instrument de la mort. C'est sous l'influence de la douleur qui frappe tout de resserrement, sous l'impression du poids atmosphérique dont la nature a abrité toutes ses opérations, qu'on a cherché le mode harmonieux de ses fonctions! c'étoit chercher le calme de la paix, au sein de la tourmente et des tempêtes. Qui de nous a jamais choisi l'instant où sa tête souffre, pour se livrer à la méditation? L'âcre arthritique, qui déchire les membranes, a fait pâlir l'astre de notre intelligence, comme l'instrument tranchant a bouleversé la vie de l'organe exposé à nos yeux. Ce n'est pas plus lui, que ce n'est votre génie, qui nous étonnoit avant sa souffrance, et que nous admirerons de nouveau, quand elle aura cessé.

Y a-t-il lieu de s'étonner que, dans ces fausses rou-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tes, nous n'ayons point rencontré le portrait ressemblant de la nature? Ayons donc une fois le courage d'avouer que la nature voilera toujours à nos yeux le premier mobile de ses opérations, dans l'ordre de la santé, comme dans celui de la maladie. Fidèle aux ordres du créateur, elle a dû respecter le mystère de la création.

Qu'est-ce, en effet, que la marche de la vie, la nutrition, la réparation des organes qui s'usent, se décomposent et se recomposent sans cesse, sinon une continuité de création? comment la raison humaine ne s'est-elle pas arrêtée devant cette idée, pour rétrograder, et chercher ailleurs que dans les profondeurs impénétrables de la vie, la loi qui préside à sa restauration, quand elle a dévié? avec moins de curiosité, nous y serions depuis longtems parvenus. Avec plus d'attention à ce qui se passe journellement sous nos yeux, il ne nous seroit pas échappé que la nature, muette dans son sanctuaire, est éloquente aux portiques de son temple.

Jadis sur les murs du temple d'Epidaure, on lisoit l'histoire de quelques guérisons. L'analogie recueilloit ces préceptes, et souvent l'imitation étoit couronnée de succès. Faisons nous mieux aujourd'hui, quoique nous ayons vieilli de deux mille ans? ce que l'on pouvoit admirer alors, pourroit-il encore aujourd'hui être digne d'admiration? n'est-ce pas toujours l'analogie qui nous guide, comme elle dirigeoit nos pères? les li-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vres ont remplacé les légendes publiques. Nous y avons entassé histoires sur histoires, multiplié d'une manière effrayante pour la mémoire la plus robuste, les descriptions des maladies, et celles des remèdes qui leur conviennent. Encore si leur image y étoit conservée fidélement. L'erreur, dans les comparaisons des maladies présentes avec les maladies antérieures, n'eut été inévitable, que lorsque la nature se plait à diversifier ses formes. Mais à cette déception sont venus se joindre les démentis qu'un siècle se plait à donner à un autre, chacun d'eux s'étant prévalu de ses nouvelles connoissances, pour modifier, perfectionner, et souvent renverser, tout ce qui avoit été cru, et pratiqué avant lui.

Arrêtons nous donc aux portes de ce sanctuaire, où nous ne pouvons pénétrer, sans courir le risque de nous égarer, et, comme nos pères y recueilloient les arrêts de vie et de mort que l'art de guérir y affichoit, écoutons avec recueillement les leçons que la nature en souffrance y donne à ceux qui sont chargés de la soulager. La maladie s'y manifeste d'une manière évidente, comme la santé y brilloit d'un vif éclat, avant que l'harmonie des fonctions ne fut troublée. Recueillons soigneusement tous les phénomènes qui la caractérisent, et, après les avoir rassemblés, pour en composer une image fidèle, au lieu de nous perdre en conjectures sur les causes premières qui les ont fait naître et les entretiennent, aban-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

donnons la vaine recherche de ces causes introuvables, pour rapprocher ce tableau, de celui non moins fidèle des phénomènes produits par les médicamens sur l'homme sain, et, lorsque leur similitude sera trouvée, ne doutons pas que le médicament qui l'a offerte, ne renferme en lui la propriété de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il l'est par cette cause prochaine inconnue. Fort de cette vérité incontestable, servons nous de cette autre vérité également incontestable, (que de deux douleurs d'espèce semblable, la plus foible cède la place à la plus forte), pour mettre l'organe souffrant en contact avec une souffrance, de quelque chose, plus vive. Cette douleur sera de la même nature, puisque le médicament produit les mêmes symptômes, et, l'organe rentrant incontinent dans son ordre harmonieux, il ne restera plus que la santé.

Le croiroit-on? c'est dans l'excellence de ce procédé, qu'une grande partie des adversaires de l'Homéopathie puise ses motifs d'incrédulité! cela est trop beau, pour être vrai, entend-on s'écrier de toute part! C'est ainsi que parlèrent, ajoute-t-on encore, les fabricateurs de ces théories, que ne voulut point sanctionner la nature. L'erreur dont on fut victime, rend naturellement défiant, et la doctrine homéopathique a dû souffrir de ces antécédens. Mais on ne remarque pas assez que la médecine réformée ne demande de croyance qu'à des faits constatés. Elle fait plus; elle

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

consent à ne point faire valoir ceux qui lui sont propres, quoiqu'ils soient nombreux, et entourés de témoignages qui garantissent leur vérité. Elle va jusqu'à dire: ne vous en rapportez qu'à vous mêmes; éprouvez la méthode, renouvellez ces faits, que la nature est prête à reproduire sous vos yeux, et, peut-être alors, accorderez-vous à votre propre conviction ce que vous refusez à celle des autres.

J'ai dit que les faits avoient toujours manqué aux doctrines qui ont précédé l'avénement de l'Homéopathie, ou, si on les rencontre au milieu de leurs principes, c'est d'une manière isolée et de loin en loin. Presque toujours le raisonnement les précède, ou, s'il ne vient qu'après eux, il les fausse ou les détruit, en les généralisant. Liscz nos opinions sur la nature de la désorganisation subite de l'économie animale, causée par un miasme pestilentiel. Bien que ce fléau se montre rarement dans nos contrées civilisées, son apparition a été encore assez fréquente, pour que nous en eussions acquis une idée juste, si nous eussions possédé des termes de comparaison, égaux à ceux que nous offre l'Homéopathie. Voyez, nonobstant la lumière que ces catastrophes bien observées auroient dû répandre sur l'art de les combattre, voyez nos incertitudes, nos embarras, lors de leur réapparition! qui n'a pas gémi de son impuissance à l'invasion de ce fléau, dont il ne parvient à dompter le caractère farouche, qu'après le trépas d'une foule de victimes!

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ici se trouve bien caractérisée l'infidélité de l'analogie, comme pierre de touche de l'essence d'une maladie coïnparée à une autre maladie. Quel fond devons nous faire sur ce procédé diagnostic, dans les maladies à caractère mobile, lorsque nous le trouvons en défaut, quand il s'agit de préciser l'essence de celles dont le caractère passe pour être invariable? Combien plus sûr est le procédé de l'Homéopathie! non seulement elle n'admet que des spécialités en pathologie, comme elle ne reconnoît que des individualités dans l'ordre physiologique, mais encore elle est redevable à sa loi de guérison, née de l'épreuve des médicamens sur l'homme sain, d'avoir découvert que les maladies, même à caractère fixe, produites par des miasmes délétères, ne joignent à la constance de quelques symptômes, que la constance d'être éminemment mortifères, mais que, d'ailleurs, elles sont susceptibles de varier, et varient réellement dans leur physionomie, comme le démontre l'inefficacité du même traitement, qui avoit été héroïque dans des maladies antérieures, en apparence de la même nature, et qui, plus tard, fut trouvé infidèle.

Si donc, pour procéder avec sureté au traitement de toute maladie, la justesse du diagnostic est indispensable, combien davantage se fait sentir cette nécessité, en face des fléaux dévastateurs qui moissonnent l'humanité en gros! ici encore l'Homéopathie ne se trouve pas plus en défaut que vis-à-vis des mala-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dies les plus simples, quelque soit la rapidité, et l'excès du désordre que puisse apporter dans tout l'organisme le miasme pestilentiel. Certes, il ne manque pas, dans les règnes de la nature, de substances médicinales aussi actives, aussi promptement délétères, que ce miasme lui-même. Quelques unes sont déjà trouvées, et la continuation des épreuves des médicamens sur l'homme sain, nous garantit la prochaine possession des spécifiques qui nous manquent encore. Je terminerai cette digression par une remarque sur l'épidémie de *cholera morbus* qui régna à Astracan, dans l'empire de Russie, il y a quelques années.

On connoît la marche rapide de ce fléau épidémique, qui ravage les pays influencés par une excessive chaleur, à laquelle est réunie l'humidité. De l'invasion à la mort, l'intervalle, pour quelques uns des malheureux atteints de cette maladie, n'étoit que de quelques heures. Entre tous les moyens connus et employés contre ce fléau, aucun ne montra plus d'efficacité que le mercure noir de Hahnemann. Cette préparation, dit l'historien de cette épidémie, fut préférée à celle du mercure doux, mais devoit être abaissée à des doses infiniment petites. Elle fut d'une efficacité héroïque, et ne se démentit pas davantage, employée dans la fièvre bilieuse de ces climats, dont le caractère de malignité ne le cède en rien à celui de la peste elle-même.

Voilà un fléau terrible, enchaîné, à la manière de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'Homéopathie, par des atômes médicinaux! Voilà un spécifique de plus, ajouté au petit nombre de ceux que possède l'école ancienne! Mais qu'il-y-a loin de cette spécificité à celle qui s'appuye sur les effets des médicamens éprouvés sur l'homme sain! le hazard a fait tous les frais de la première, en offrant fortuitement cette similitude, à laquelle n'a point pensé l'homme de l'art. Que la nature, plus tard, présente quelques variétés, qui seront regardées comme peu essenticlles, et le mercure noir, et l'homme de l'art, se trouveront l'un et l'autre en défaut, pour avoir manqué, le premier, d'avoir été éprouvé dans ses effets positifs, le second, de connoître ces mêmes effets, et pour s'opiniâtrer à vouloir pénétrer la cause efficiente de ce désaccord, qui ne peut se reconnoître que dans le parallèle des maladies médicinales et des maladies naturelles.

Je vois encore ici l'orgueil scientifique se soulever, et marquer de son mépris une pratique qui marche servilement à la suite des symptômes. Plût-au ciel que l'esprit humain n'eût jamais connu d'autre bassesse! L'Homéopathie est fille de la nature, elle en a toute la simplicité. Celui qui s'honore de marcher à la suite des grandeurs de la terre, peut, sans rougir, se trouver derrière le pouvoir, qui fait battre le cœur!

C'est en vain qu'on déplore la perte de ces frais de conception, de ces richesses d'érudition, désormais inutiles devant le petit nombre de principes que l'on

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

propose de leur substituer. On sait ce qu'ils ont coûté à l'esprit humain. N'oublions pas non plus ce qu'ils ont coûté à l'humanité souffrante. Gardons les dons de l'esprit, pour distraire les loisirs de la santé. L'homme qui souffre, ne demande que le soulagement de ses douleurs, et la prompte guérison de ses maux.

Cette façon de voir, il faut l'avouer, a quelque chose de singulier, de cynique même. Elle blesse tous les usages reçus, elle viole toutes les formes admises. Mais est-ce la faute de l'Homéopathie, si on a mal interprété la nature: si l'on a assimilé le choc de l'organisme contre les puissances pathologiques aux mouvemens de la stratégie? et, parce que l'on a réussi quelquefois à vaincre un *ileus* avec la masse mobile d'une dose de mercure coulant, s'ensuit-il que le mode pathologique ne soit que de la matière et du mouvement, qui ne cèdent qu'à des masses plus lourdes, à des mouvemens plus vifs?

Avec de pareils principes, il est difficile de se former une idée de l'activité d'un atôme médicinal. Toutefois rien n'est plus vrai, il est actif, très actif même, et peut devenir dangereux, par un excès d'activité, lorsqu'il n'est point dosé sur l'échelle rigoureuse de la sensibilité. Avant de le juger dans son influence sur l'homme malade, commençons par l'examiner dans son action sur l'homme sain.

Il ne faut pas plus de trois grains de l'extrait de belladonne, pour faire éclore des symptômes hydro-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

phobiques chez un homme en parfaite santé, et doué du caractère le plus pacifique. Cette légère dose, que quelques médecins se sont permis souvent d'administrer en un jour à leurs malades, sans triompher de la maladie, divisée en plusieurs fractions distribuées sur l'espace de deux semaines, suffit pour désaccorder l'organisme le plus harmonieux, et engendrer la plus terrible des maladies. Cette expérience a été renouvelée nombre de fois, mais toujours sur des sujets que le régime le plus sévère avoit isolés de toute influence pathogénétique. C'est une condition rigoureuse de l'efficacité des petites doses, soit que l'on veuille convertir la santé en maladie, *et vice versâ*, la maladie en santé.

Voilà ce que ne réfléchissent pas ceux qui, introduisant dans le corps de leurs malades abandonnés au régime d'usage, des substances médicinales de vertus différentes, qui se neutralisent entr'elles, sont étonnés que la dose, qui tueroit un malade homéopathiquement traité, se fasse à peine remarquer sur celui qui est entre les mains de l'allopathie.

Eh bien, cette dose, si petite à leurs yeux, cette dose qui d'un homme paisible fait une sorte d'enragé, est monstrueusement forte dans le corps d'un homme véritablement atteint de ce mal. Il est inévitablement perdu, si elle n'est réduite à une fraction infiniment petite, parce que, seule au milieu de l'organisme, elle n'y doit rencontrer que la maladie qui lui ressemble;

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'elle ne doit toucher que l'organe qui souffre du même mal qu'elle a la propriété de développer sur l'homme sain, et que, cet organe ayant sa sensibilité exaltée à l'extrême, il suffit de la plus légère douleur identique avec la sienne, pour l'exaspérer.

Il ne se passe ici rien autre chose que ce que chacun peut appercevoir tous les jours: qu'il ne faut qu'un mot équivoque, pour porter à la fureur un homme déjà saisi de colère: que le plus léger degré de chaleur met aux abois une main qui vient d'être brûlée, tandis que ce mot passe sur un homme de sang froid, sans être appercu; tandis que la main droite ignore qu'il est auprès d'elle un foyer qui irrite la main gauche.

Voilà le point de vue où il faut se placer, pour recevoir l'intelligence de la pharmacopée homéopathique! elle est simple, immatérielle, comme le principe de vie, avec lequel elle est en rapport.

L'atôme médicinal de l'Homéopathie n'est point, comme les masses médicamenteuses de l'allopathie, destiné à usurper les fonctions de la nature. Il n'a point la mission de relâcher, ou de resserrer, de fortifier, ou d'affoiblir les organes. Ces procédés ne sont que palliatifs. Son objet est de rétablir la nature dans l'harmonie de ses fonctions, qu'elle seule peut accomplir, ce qui arrivera infailliblement, lorsque la faculté de les remplir, lui sera rendue. Or, ce désaccord étant l'effet immédiat de l'irritation dont les organes sont atteints, il suffit de la prédominance d'une irritation

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

semblable, produite par le médicament, pour faire cesser la première, et replacer la nature sur la voie de ses opérations.

Alors on voit s'exécuter les évacuations, considérées, à juste titre, comme la crise salutaire des maladies. C'est à tort que jusqu'ici elles ont été prises pour l'ordre lui-même, lorsqu'elles ne sont que les signes du rétablissement de l'ordre dans les organes qui, en vertu de cet ordre rétabli, expulsent les matières impures.

C'est cette erreur qui nous a valu la méthode évacuante, considérée depuis la plus haute antiquité, comme le premier instrument de l'art de guérir. L'école actuelle en est prodigieusement revenue. Mais les malades continuent à faire violence aux médecins, pour les obtenir, tant est puissant le préjugé fortifié par les siècles, tant est séduisant le bien être momentané, que le purgatif apporte à la constipation !

Les deux premiers cas de médecine homéopathique que je vais rapporter, portent ce que je viens de dire, au plus haut degré d'évidence, On y verra qu'aucun médicament ne peut faire l'office de la nature. On la verra refusant opiniâtrément de se soumettre à des loix qui ne sont pas les siennes, jusqu'à-ce qu'un remède choisi dans l'analogie des symptômes, c'est-à-dire, spécifique, réaccordant ses ressorts, lui rende la faculté de remplir ses fonctions. La loi homéopathique s'y montre si clairement en action, qu'il ne reste plus à ses antagonistes qu'à se fermer les yeux, pour ne point l'appercevoir.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

CURES HOMÉOPATHIQUES.

Observation première.

Une dame âgée de trente et quelques années, fortement constituée, tempérament phlegmatique, accoucha plusieurs fois, et toujours heureusement. Elle éprouvoit, après chaque accouchement, une suppression du flux menstruel. Cette irrégularité dura la première fois trois ans, pendant lequel tems elle prit beaucoup de remèdes, puis des eaux sulphureuses, à la suite desquelles elle recouvra cette fonction importante. Une nouvelle grossesse ramena, après l'accouchement, la même incommodité. Cette fois les remèdes restèrent sans effets. Il y avoit cinq ans que duroit cet état, lorsque je fus appelé, pour lui donner des soins. Voici le tableau fidèle de sa situation.

La tête habituellement douloureuse, et, tous les mois, à l'époque de la menstruation, un accès de migraine d'une telle violence, que la malade étoit obligée de se coucher, et finissoit par vomir. Une soif constante, la bouche toujours pâteuse ; des sifflemens dans les oreilles, et quelquefois de la dureté dans l'ouïe. Peu d'appétit, le ventre serré, tendu, les reins douloureux jusques entre les épaules. Des alternatives de chaud et de froid. Les seins contiennent du lait, que la malade y sent arriver par un léger frisson. Cette circonstance explique pourquoi la malade n'a pas contracté de plus graves infirmités à la suite de cette suppression. La constipation accompagne cet état ; le

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sommeil est lourd, interrompu par des rêves et une chaleur incommode, qu'une sensibilité extrême à l'impression du froid, remplaçoit dans le jour.

Traitement allopathique.

Comme il n'y a que trois ans que j'ai fait connoissance avec l'Homéopathie, et qu'il y en a quatre que j'ai pris la direction de la santé de cette dame, je n'avois d'autres lumières à lui offrir, que celles de l'école ancienne.

Après avoir répété infructueusement ce qui avoit déjà été fait, il fut décidé, dans une consultation médicale, que les eaux de Carlsbad, puis celles sulphureuses de Bade près de Vienne, pouvoient seules lever un si puissant obstacle. Elles furent administrées successivement, et la malade revint de ce voyage, plus légère, le ventre plus libre, la tête moins douloureuse, et la peau, habituellement sèche, portée à la transpiration. Mais les règles n'en furent point rétablies, et le lait continuoit à se sécréter dans les seins.

L'hiver suivant, en rappelant tous les symptômes, y joignit celui, jusqu'alors inconnu, d'une affection urticaire, que le plus léger sentiment de froid faisoit paroître. Elle s'accompagnoit d'une démangeaison insupportable, d'un sentiment de brûlure, que la chaleur faisoit disparoître. J'ai vu moi-même ces échauboulures couvrir tout le corps, sans excepter la face, et s'effacer, aussitôt que la personne entroit dans une chambre chaude. Cette éruption pouvoit se renou-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

veler maintes fois dans le jour; il suffisoit de la ventilation des vêtemens par la marche dans la chambre, pour la développer, et renouveler cette espèce de supplice.

Je soupçonnai, comme cause de ce dernier symptôme, la métastase de l'humeur laiteuse sur l'organe cutané. Je fondois cette présomption sur une diminution visible de la sécrétion du lait dans les seins. Ce transport pouvoit être l'effet des eaux sulphureuses, fortement excitatives du système cutané. Je pensai faire quelque chose d'utile à la malade, en plaçant sur un des bras une fontanelle qui, en concentrant sur un seul point ces phlogoses successives de toute la peau, devoit opérer une révulsion de l'humeur laiteuse. Ce conseil, suivi de succès, fut le dernier que je donnai, un autre médecin m'ayant succédé. Une année s'écoula, pendant laquelle cette dame fit beaucoup de remèdes, prit des eaux minérales artificielles, le tout sans le moindre succès. Rappelé de nouveau, je trouvai la malade dans l'état suivant.

Les maux de tête sont plus violens, les migraines plus fréquentes, le tintement des oreilles augmenté. La digestion, lente, pénible, accompagnée de ballonnement du ventre, qui commence après les premières cuillerées de soupe; la face rougit, et les vents sortent par le haut; un frisson continuel l'accompagne, qui ne finit que vers le soir. Le sommeil agité, de la pesanteur au réveil, brisure de membres. La soif ne

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

désempare pas. Les selles sont rares, dures, suivies de douleur à l'anus. Quelquefois elles sont teintes de sang hémorroïdal. La malade eut pris son parti sur toutes ces incommodités, pourvu que les démangeaisons et éruptions eussent pû lui être enlevées. Elle bornoit là toute son exigeance de la science médicale. Elle accepta la proposition d'une cure homéopathique. En voici la relation.

Traitement homéopathique.

Après quelques jours du régime propre à l'Homéopathie, la malade reçut une fraction sextillionième de la noix vomique, dont les symptômes propres couvroient la plupart de ceux que je viens de décrire. (voyez la matière médicale pure de Hahnemann) Après une légère et courte aggravation, les accidens de l'organe digestif se dissipèrent peu à peu, et les digestions s'améliorèrent sensiblement. Le sommeil, surtout, se ressentit de cette salutaire influence. Le lever devint facile et gai, et le ventre plus libre. Ce remède fut répété jusques à trois fois, aux distances indiquées par l'expérience, et quand il ne resta plus de la maladie que le symptôme des éruptions, je cherchai un médicament, qui répondit à ce phénomène morbifique. La *bryone* me l'ayant offert, je l'administrai avec les précautions suivantes, dont l'objet étoit de faire ressortir la vertu éminente que possède cette substance, de produire sur l'homme sain des éruptions de la même nature.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La malade dut se tenir dans une chambre très chaude, et ne point en sortir de quelques jours. On se rappèle que l'impression du froid donnoit lieu au retour de l'éruption. Il falloit en éloigner l'influence, pour mieux remarquer les effets du remède. Ils furent tels que ce remède me les avoit promis. Dans cette température élevée, la malade reçut ses ébullitions et démangeaisons, au même degré qu'elle les ressentoit sous l'influence du froid. Cette maladie, que l'Homéopathie appèle médicinale, fut de peu de durée. Le troisième jour, tout avoit disparu, et le quatrième, je conseillai à la malade de tenter une promenade en plein air. Je ne dois pas oublier de dire que le froid étoit, ce jour, à huit degrés du thermomètre de Réaumur. L'épreuve devoit être décisive, et le fut en effet. La peau ne donna à la vue, et au sentiment, aucun signe éruptif. Je laissai agir le spécifique durant dix jours, terme de la durée d'action de ses petites doses. Il lui fut rendu à divers reprises, de sorte que cette cure comprit l'espace de plusieurs semaines.

Il ne restoit, pour parfaire mon entreprise, qu'à restituer à la personne le flux menstruel. Mais vainement j'ai mis à contribution les ressources les mieux éprouvées de l'Homéopathie. La révolution ordinaire à l'organisme féminin, paroît avoir, pour cette dame, anticipé son époque accoutumée. Cet événement n'est pas extrêmement rare.

A cela près, cette cure satisfit la personne qui en

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

fut le sujet. Elle contenta moins son médecin, instruit de l'importance du flux menstruel, dans le système de santé des femmes, *remanente causa, renovatur effectus*. Il y a imminence de recidive, en face de cette suppression, à l'influence de laquelle la vie du grand monde, auquel cette dame appartient, ne tardera pas de réunir ses influences imitatrices, fortifiées du pouvoir de l'habitude.

Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant d'une maladie immatérielle, et qui porte plus clairement le caractère du désaccord de la dynamique humaine! dans ce dernier fait de l'enlèvement des symptômes cutanés, où sont les évacuations regardées comme signes conditionnels de la guérison? Il a suffi de la substitution d'une éruption identique, pour opérer la cure.

Il est essentiel de remarquer que les symptômes de la maladie naturelle n'étoient point apparens, lorsque la bryone produisit les siens, autrement on pourroit confondre l'action de la maladie avec celle du médicament, et prendre l'une pour l'autre. Les symptômes du remède paroissent seuls, isolés, mais d'une espèce parfaitement identique. La nature, qui peut recevoir, mais qui ne peut conserver à la fois deux impressions semblables, fait son choix, qui tombe toujours sur la plus forte. Le désaccord primitif est remplacé par le désaccord produit par le médicament, désaccord auquel succède bientôt, en vertu d'une loi aussi an-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

cienne que l'organisme humain, un état entièrement opposé à l'état primitif, je veux dire, l'effet consécutif, ou réaction de la nature, qui, dans tous les tems, fit toujours succéder la constipation à la diarrhée, la sensation de chaleur à celle du froid, en un mot, le collapsus du corps et de l'ame, aux exaltatious dont l'ame et le corps peuvent être frappés.

Observation deuxième.

Un Officier supérieur de l'armée Russe, d'une constitution délicate, nerveuse, caractère sérieux, mélancolique, contracta, il y a huit ans, un fort refroidissement qui lui attaqua le côté droit du corps, en manière d'hémiplégie. Il en fut traité et guéri, mais resta, depuis ce tems, valétudinaire. Son humeur devint atrabilaire. Le plaisir, la joie, la société, le mouvement, tout lui devint odieux. Rien ne lui plaisoit que la solitude. Il redemanda les secours de la médecine, qui, avec raison, chercha les principes de son mal dans les hypocondres qui étoient douloureux, dans la constipation, qui devint le symptôme caractéristique de la maladie.

Un traitement raisonné fut commencé, dont les eaux de Carlsbad firent la terminaison. Il en résulta un soulagement, qui disparut à l'approche de l'hiver suivant. D'autres médecins furent chargés de la santé du malade, lesquels, après avoir répété ce qui avoit été fait par leurs prédécesseurs, envoyèrent, l'été suivant, le malade prendre les bains de mer. Même insuccès que

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'année précédente. L'hiver ramena tous ses maux, avec un degré de plus de gravité. Alors des spasmes, de la nature de ceux qui sont propres aux femmes hystériques, vinrent rendre ce malade plus malheureux encore. Il passa ainsi une année, abandonné à la nature, à quelques pilulles près, sans l'usage desquelles il ne pouvoit obtenir la liberté du ventre. Il étoit aussi pourvu de gouttes de castor, dont il usoit dans ses paroxysmes hystériques. Peu-à-peu il perdit l'aisance des fonctions intellectuelles. La lecture, l'écriture lui devenoient tous les jours plus difficiles. Dans cet état, il alla consulter les professeurs d'une académie célèbre en Pologne. Ce conseil médical, après l'avoir scrupuleusement examiné, soupçonna un vice organique dans l'intestin *coecum*, auquel le malade rapportoit une douleur constante et ancienne. Le traitement fut calqué sur cette supposition. Après avoir tenté vainement de vaincre cette prétendue inflammation latente, ils finirent, pour prolonger les jours du malade, par ouvrir une large fontanelle dans l'épaisseur des tégumens, qui répondoient au siège de cette inflammation. L'usage des eaux artificielles de Carlsbad lui fut également conseillé. Le malade les but pendant un mois. Rentré chez lui, il y passa un an, dans un état de langueur, qui faisoit gémir ses amis. Il y seroit peut-être encore, si la rentrée de son chef au quartier général, de cet Officier général à qui l'Homéopathie venoit de rendre un service éminent, n'eut, en ranimant son

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

espoir, inspiré à cet homme vraiment malheureux, le désir de tenter encore une fois sa guérison. Muni d'une lettre de recommandation de ce chef, dont la nature de son service lui avoit acquis l'estime et l'amitié, il arrive à Varsovie, m'apportant les maux dont je vais tracer le tableau.

Portrait de la maladie.

Foiblesse générale, pâleur extrême; l'oeil est cerné, éteint, la tête douloureuse, surtout du côté droit, dont l'oreille est assourdie par la continuité des tintemens. La bouche est sèche, mais la langue propre; absence de tout sentiment de soif. L'appétit est vif; c'est une sorte de faim canine, que le malade n'ose satisfaire. En effet, à peine a-t-il mangé quelques cuillerées de soupe, que son estomac se gonfle d'une manière démésurée et douloureuse. Alors la tête s'appésantit, les muscles du col se roidissent, la respiration devient gênée, la poitrine souffre, ainsi que l'épaule droite et le bras du même côté. L'humeur s'aigrit et devient colére; on diroit que le malade, en mangeant, fait une chose contre nature. Cet état dure quelques heures, après lesquelles il est remplacé par un affaissement du corps et de l'esprit, qui ressemble à la plus noire mélancolie. D'autres fois, sans aucun sujet de joie ni de chagrin, il se met à rire, ou à pleurer, d'une manière qui ressemble à la folie, ou au désespoir. Le plus heureux tems de sa vie est celui où il dort, quoique son sommeil soit troublé par des rêves sinistres,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

où il se voit toujours près de tomber, et de périr dans l'eau. Un autre tourment est celui de ne pouvoir aller à la garderobe, sans un laxatif. Je lui ai entendu dire que, dans l'espace de plusieurs années, il avoit pris quelques milliers de lavemens. Il portoit constamment sur lui des pilulles et du castor, pour parer aux accidens qui le saisissoient à l'improviste. Tous les mois il sentoit empirer son état, à l'époque où il avoit contume autrefois d'éprouver un flux hémorroïdal, supprimé depuis longtems. Un sentiment de froid étoit permanent aux quatre extrémités, et jamais une sueur bienfaisante ne les humectoit. Les urines étoient abondantes, mais aqueuses. La soif ne le tourmentoit pas. Il buvoit peu, parce que ses alimens devoient toujours être liquides; sa maigreur étoit telle, que de la main on pouvoit suivre et compter les cellulles de l'intestin colon, rempli de matières dures, échelonnées dans le trajet demi-circulaire de cet intestin. Les vents, incarcérés, y causoient des douleurs insupportables. Jamais il ne s'est présenté à moi une occasion plus propre de reconnoître l'union sympathique de l'organe digestif avec les divers systèmes de l'organisme. Selon que telle ou telle partie du tube intestinal souffroit, on pouvoit voir telle ou telle région de la tête, du col, de la poitrine et des extrémités, donner successivement des signes d'une douleur partagée, qui commençoit, s'accroissoit, et diminuoit avec la douleur mère de toutes ces douleurs sympathiques. Quand la

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

selle, provoquée par l'artifice, arrivoit, elle laissoit après elle des cuissons à l'anus, et causoit des élancemens dans le *rectum*. Le caractère du malade, aigri par les tourmens, étoit, de sa nature, doux, angélique. Telle est l'image fidèle des maux dont il venoit me demander la délivrance.

Traitement.

Les couleurs de ce tableau ne laissent pas le lecteur dans l'hésitation sur le nom à donner à la maladie. Cette affection profondément nerveuse pouvoit-elle, après une aussi longue durée, n'être encore qu'un désordre dynamique? on ne pouvoit raisonnablement l'espérer. Les causes matérielles secondaires n'avoient-elles pas usurpé le premier rôle, et quelque lésion organique n'avoit-elle pas rendu le mode pathologique indestructible? C'est ce qu'avoient pensé, avec beaucoup de vraisemblance, les médecins derniers, qui n'avoient prescrit qu'une cure palliative. Devois-je recommencer ce qui avoit, tant de fois déjà, été pratiqué sans succès? la médecine homéopathique avoit-elle quelque service à rendre à celui qui l'imploroit comme une dernière ressource? j'osai donner au malade un espoir que je ne partageois pas. On ne sauroit nous faire un crime de ce mensonge officieux. Le désespoir enchaîne la vie, en la concentrant dans les profondeurs de l'organisme; l'espérance, en la déliant, la fait rayonner à la surface. L'ame le disputoit au corps, en souffrances. C'est à cette dernière que j'adressai cette as-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN